

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

PERGAMENI Hermann, *Le secret de Germaine*, Paris : Hachette, 1877.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

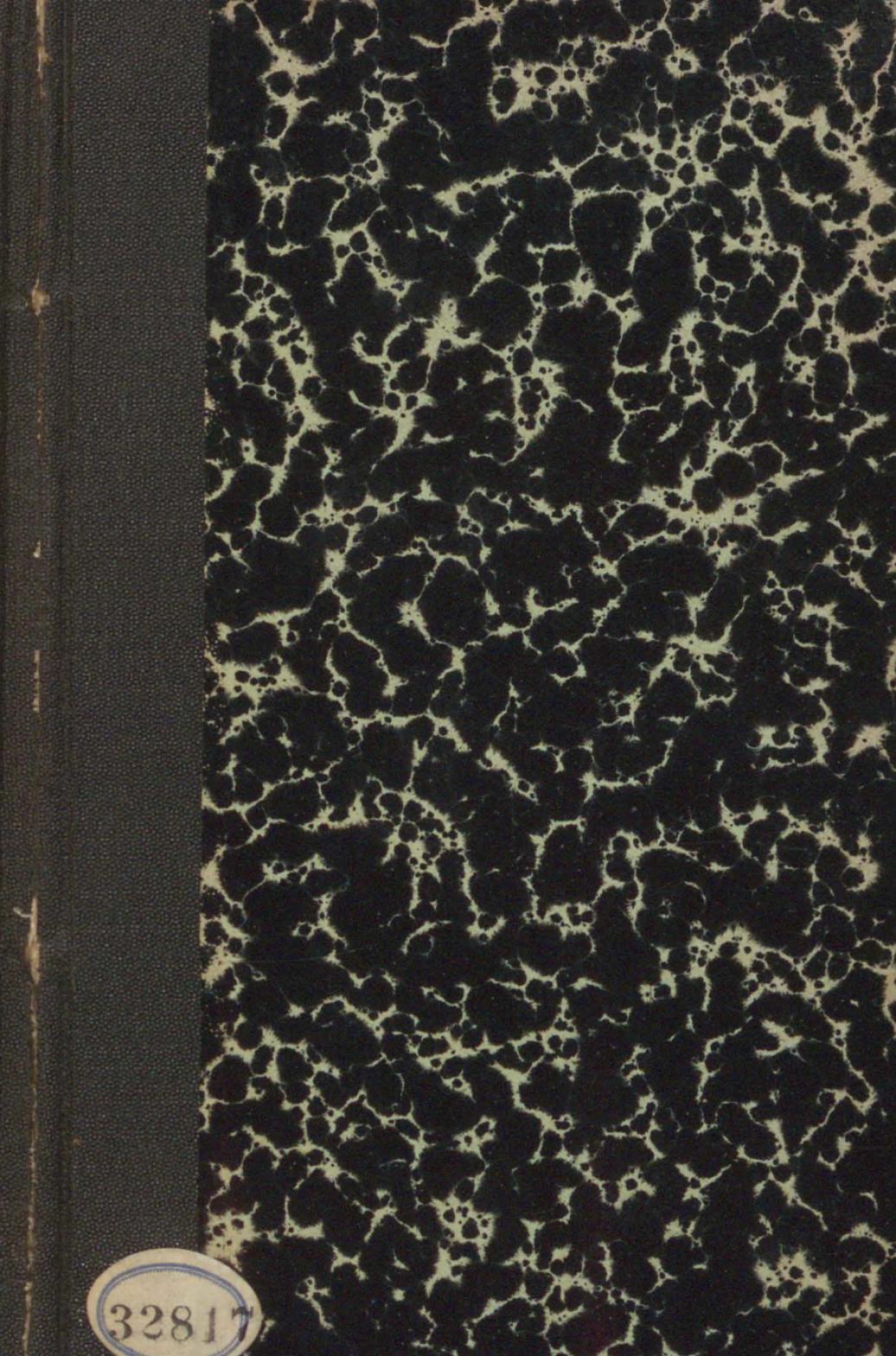
Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2022/Pergameni_Le-secret-de-Germaine_abbyy.pdf



32817

~~II~~
32817

A

LE SECRET DE GERMAINE





Un livre volumineux et d'un prix élevé peut être comparé à un vaisseau qui ne peut débarquer ses marchandises que dans un grand port. — De petits traités ressemblent à de légers bateaux qui peuvent pénétrer dans les baies les plus étroites, pour approvisionner toutes les parties d'un pays.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

II
32817
A

Bibliothèque Gilon

LE SECRET
DE
GERMAINE

PAR
H. PERGAMENI



PARIS
HACHETTE ET C^o
79, Boulevard Saint-Germain, 79

A.-N. LEBÈGUE & C^o
46, Rue de la Madeleine
BRUXELLES

AIX-LA-CHAPELLE
J.-A. MAYER
Editeur

J. DESDER
Place S'-Lambert
LIÈGE

AD. HOSTE
Editeur
GAND

EMILE DECQ
22, Rue de la Régence
LIÈGE

ANVERS
LOUIS LEGROS
Editeur



Les manuscrits et les demandes d'abonnement doivent être
adressés directement au Bureau de la Bibliothèque Gilon,
rue St-Laurent, à Verviers (Belgique).

BIBLIOGRAPHIE.

HERMANN PERGAMENI, né à Bruxelles, domicilié à St-Josseten-Noode, membre du Conseil général de la Ligue de l'Enseignement, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles.

POÉSIES, en collaboration avec A. Prins, 1870.

POÉSIES, 1871.

MATRA GEORGYI, nouvelle, 1871.

SECONDINE, nouvelle, 1872.

LA CLOSIÈRE, roman, 1873.

SOLOR LE DOMPTEUR, nouvelle, publiée dans l'*Europe*

Illustrée, 1873.

JOURS D'ÉPREUVES, roman, 1874.

LE VICAIRE DE NOIRVAL, roman publié dans la *Revue de Belgique*, 1874.

HÉLÈNE RAYMOND, roman publié dans l'*Echo du Parlement*, 1874.

ANDRÉE, roman, 1875.

DANS LES HIGHLANDS, nouvelle publiée dans la *Revue de Belgique*, 1876.

RÉFORME DE L'INSTRUCTION PRÉPARATOIRE EN MATIÈRE CRIMINELLE, en collaboration avec A. Prins, 1871.

JOURNAUX.

Revue de Belgique : La Réforme de l'Enseignement moyen du degré supérieur, 1872.

Les Sciences géographiques dans leurs rapports avec l'Histoire, 1873.

La Détention préventive, 1874.

Le Principe de Liberté en matière politique, 1875.

Les Races et les Religions en Turquie, 1876.

La Classe moyenne et son rôle dans l'Etat moderne, 1877.

Une nouvelle Pédagogie à l'Ecole modèle de Bruxelles, 1877.

Et divers autres articles.

Revue de l'instruction publique :

Enseignement de la Géographie, 1872, 73.

Enseignement de l'Histoire, 1874.

Collaboration à diverses publications, telles que la *Discussion*, l'*Abeille*, l'*Avenir*, revue pédagogique, la *Presse belge*, la *Rivista penale*, etc.

LE SECRET DE GERMAINE

I

Paul Davereux venait de prêter serment en qualité d'avocat. A cette audience solennelle du 15 octobre 1875, devant M. le premier président de la Cour d'appel de Bruxelles, il avait juré, revêtu de la toge noire, de ne rien dire ou publier de contraire aux lois, aux règlements, aux bonnes mœurs, à la sûreté de l'Etat et à la paix publique; de ne jamais s'écarter du respect dû aux tribunaux et aux autorités et de ne conseiller ou défendre aucune cause qu'il ne croirait juste en son âme et conscience.

Et maintenant, il était avocat ! A sa joie se mêlait un peu d'étonnement ; la veille étudiant, aujourd'hui membre du barreau, le changement était brusque et bien fait pour le désorienter. Alors il reportait ses regards en arrière ; il songeait à son enfance insoucieuse passée le long de la Meuse, dans la petite ville d'Andenne, à ses parents morts trop tôt pour applaudir à ses succès, au vieil oncle qui l'avait protégé, à ses quatre rapides années d'université ; et lui qui avait vécu si longtemps dans la solitude, c'est étonnant comme il se trouvait seul aujourd'hui.

Pendant son existence d'étudiant, quelque chose au moins le rattachait au reste du monde ; la discipline universitaire, l'habitude d'assister aux cours chaque jour aux mêmes heures, la nécessité de préparer ses examens, tout cela formait un ensemble de liens qui réglaient et gouvernaient sa vie, d'une façon en quelque sorte automatique. Mais à présent, plus de liens, plus de guide, plus de route bien tracée se déroulant devant lui ! Maître de sa destinée, libre, seul à vingt-quatre ans à l'entrée d'une carrière, le jeune avocat, qui avait toujours été assez timide, se prenait à avoir peur, comme un voyageur au seuil du désert.

Pour le moment, le plus pressé était de trouver un patron et un appartement. Le patron,

Davereux l'avait déjà : l'une des notabilités du barreau bruxellois, maître Blanche, s'était empressé d'admettre au nombre de ses stagiaires, le jeune docteur couronné des palmes universitaires ; mais le logement, mais la maison sur la porte de laquelle s'étalerait la plaque de cuivre avec les mots : *Paul Davereux, avocat ?* Où donc le jeune homme allait-il installer ses pénates de jurisconsulte ? Jusqu'alors, il avait vécu loin de la ville, à l'extrémité du faubourg d'Ixelles, en face des étangs et du bois de la Cambre ; mais cette retraite, si favorable aux études, ne convenait plus aujourd'hui ; c'était dans le voisinage du Palais-de-Justice dont le lourd péristyle corinthien et le grand escalier délabré s'étaient devant ses yeux que Paul devait choisir sa résidence.

Et voilà pourquoi, par cette après-midi d'octobre, ce grand garçon bien découplé, à l'œil vif, aux cheveux bruns, aux traits intelligents, à la moustache naissante, arpentait les rues voisines du Palais, interrogeant les façades, lisant les affiches jaunes, visitant dix appartements divers. Aucun ne lui plaisait ; le jour baissait déjà, et Paul, fatigué de tourner toujours dans le même cercle, se préparait à remettre au lendemain la suite de ses recherches dans les environs de l'autre de Thémis,

quand vers le milieu de la rue d'Or, un petit écriteau jaune suspendu sous la porte cochère d'une énorme maison vieillotte attira son attention.

— Allons ! Une dernière tentative ! murmura-t-il, et s'approchant de l'écriteau, il lut ces mots : Appartement à louer, s'adresser au fond de la cour au premier, tous les jours de deux à six heures.

Paul entra dans la cour, une sombre cour irrégulière, enfermée de toutes parts entre de hauts bâtiments percés de fenêtres cintrées à la façon du dix-huitième siècle ; au rez-de-chaussée, sous des arcades murées à colonnes encastrées dans la brique, des hangars, des remises, des magasins ; au fond, sous un fronton en style Louis XV, une porte basse ouverte. — Cette porte donnait accès à un grand vestibule, où s'élevait un vaste escalier tournant, à rampe de bois sculpté, massive et lourde, dans le goût ancien. Des murs, des plafonds descendaient cette odeur d'humidité et de poussière particulière aux vieilles maisons et aux vieux meubles. Mais Paul n'avait pas peur des vieilles choses ; ces allures de couvent ne lui déplaisaient pas. Il saisit la rampe, gravit rapidement l'escalier aux marches basses, aux nombreux paliers et finit par déboucher dans un large

passage mal éclairé par le jour douteux de la cour. A droite, à gauche, le plancher inégal s'élevait de plusieurs degrés qui donnaient dans un long corridor ; au fond, sous une sorte de niche cintrée fort sombre, se trouvait une petite porte sur le panneau de laquelle était collée l'inscription suivante : *Madame Landry, fleurs artificielles.*

— Ce doit être là, pensa Paul, et pénétrant dans la niche, il frappa à la porte.

— Entrez, dit une voix de femme.

Paul entra et demeura ébloui. Entre la grise obscurité de l'escalier et le rayonnement, le flamboiement de la chambre où il pénétrait, le contraste était frappant.

Toutè la pièce, longue et étroite semblait inondée d'une poussière d'or rouge ; on eut dit l'intérieur d'une de ces chapelles gothiques à vitraux coloriés, quand le soleil oblique les traverse de ses rayons. C'était, en effet, le soleil, ce grand magicien, qui réalisait cette féerie. Par une large fenêtre à petits carreaux plombés, remplissant le fond de la chambre, jaillissait une immense gerbe de lumière à laquelle un amoncellement de nuages pourpres donnait des reflets d'incendie. Ce qui ajoutait encore à l'effet prestigieux de ce flot de lumière chaude, c'était la disposition de la chambre elle-même

avec les larges solives brunes de son plafond sculpté, ses lambris à hauteur d'homme, ses murs tapissés d'un vieux papier mordoré comme le cuir de Cordoue, ses grands bahuts de chêne et dans le fond, sous la fenêtre, une sorte d'estrade sur laquelle se dressait une table massive couverte de fleurs, de papiers de couleur, de soie, de fils et de bobines qui miroitaient sous le soleil comme un amas de pierres.

Quand les yeux de Paul se furent habitués à cette orgie de couleurs, il distingua deux femmes assises aux deux bouts de la table, l'une tout entière plongée dans ce bain de lumière fauve, l'autre dans l'ombre.

En voyant entrer le jeune homme, celle-ci se leva et fit quelques pas vers lui. C'était une vieille dame coiffée d'un bonnet blanc et dont les longues boucles grises encadraient un visage sévère et pâle comme de la cire; mais si le visage était calme, les yeux parlaient, deux beaux yeux bruns, fiers et pensifs comme les yeux de ceux qui ont beaucoup souffert. Ces yeux expressifs, le maintien à la fois noble et aisé de la vieille dame, le coloris intense de la chambre, portèrent à son comble l'illusion du jeune homme; pendant un instant, il crut avoir devant lui une châtelaine des temps passés.

— Je viens pour voir l'appartement, madame, dit-il en saluant; est-ce bien ici que je dois m'adresser ?

— Oui, monsieur, répondit la vieille dame en lui indiquant un siège.

— Combien de pièces, madame ?

— Deux, une chambre à coucher et un cabinet.

— Ah ! cela se trouve bien, madame. Je suis avocat, je viens de prêter serment, et j'ai précisément besoin d'un cabinet pour recevoir mes clients, s'il en vient !

— Dans ce cas, je crois, monsieur, que notre appartement vous conviendra. Germaine ! Veux-tu montrer les chambres à monsieur ? La clé est là, sur le bahut.

— Oui, maman, dit l'autre dame ; elle prit la clé, se leva, secoua sa robe couverte de petits morceaux de papier, de peluches et de plumes, et passa devant le jeune homme. — Je vais vous conduire, monsieur, dit-elle.

Paul s'inclina et la suivit.

Depuis quelques moments il marchait d'émerveillements en émerveillements ; après la chambre flamboyante, après la noble châtelaine, cette adorable figure de jeune fille ! Jamais plus charmante vision n'avait traversé ses rêves ! Chevelure blonde, teint frais, yeux bruns

magnifiques, taille élégante et fine, et avec cela quelque chose de grave, de calme, de recueilli dans la physionomie qui faisait tressaillir Paul jusqu'au fond de son être.

Qui donc eut jamais cru que ce vieux couvent renfermait de pareils trésors ? Tout en suivant la jeune fille, Paul admirait sa démarche souple et gracieuse. A travers la pénombre des corridors, le long des escaliers et des paliers, elle glissait sans bruit, svelte et légère comme une apparition. Etrange promenade, rendue plus étrange encore par le silence qui régnait dans cette vieille maison ! Personne dans la grande cour déjà plongée dans l'obscurité du soir, personne dans les couloirs ; seule le frôlement amorti et discret de la robe de Germaine dans les corridors déserts.

Enfin la clé joua dans la serrure, une porte s'ouvrit, et le sourd brouhaha de la rue vint frapper les oreilles de Paul. C'était le cabinet ; il donnait sur la rue d'Or, au premier, et de la fenêtre drapée de grands rideaux gris, on pouvait apercevoir le mouvement de la rue, les voitures lancées au trot, les chariots, les camions, les passants affairés, les gamins rassemblés sur le seuil des boutiques, les ouvriers qui revenaient par groupes de leur travail, les bras ballants, le dos vouté par la fatigue, marchant

vite et sans tourner la tête. Tout ce flot remontait vers la rue Haute, bruyant, pressé comme le sang d'une artère qui reflue du cœur aux extrémités.

A côté de ce tumulte et de ce va-et-vient effrené, quel contraste ici ! Les rideaux gris, les stores blancs, les fauteuils d'étoffe, le secrétaire à tablette de toile cirée luisante et nue, sans papiers, sans encrier et sans livres, les deux bibliothèques dont les rayons vides baillaient, tout dans cette chambre semblait dormir, en attendant l'arrivée du maître.

— C'est parfait, dit Paul, après un coup d'œil ; seulement ajouta-t-il en plaisantant et en se tournant vers la jeune fille, je me demande comment feront mes clients pour s'orienter à travers ce dédale de corridors ?

— Oh ! C'est très facile, monsieur, voici un escalier qui descend directement au coin de la cour : on pourrait placer en bas une indication.

— Une main, par exemple, avec cette inscription : Cabinet de maître Paul Davereux

Le jeune homme se mit à rire de si bon cœur, que la jeune fille ne put s'empêcher de l'imiter, ce qui, en animant sa physionomie, lui donna aux yeux de Paul un charme de plus.

— Savez-vous bien, mademoiselle, reprit-il, que cette maison est machinée comme un châ-

teau d'Anne Radcliffe ? Serait-ce un ancien couvent, par hasard ?

— Précisément ; c'était, paraît-il, une dépendance de l'ancien refuge des religieuses de Forest.

— Il n'y a pas de revenants, au moins ?

— Oh ! non.

Germaine referma la porte et reprit le chemin par où l'on était venu ; au bout du couloir, une nouvelle porte s'ouvrit et comme dans la chambre des deux dames, un flot de lumière dorée jaillit dans les yeux de Paul.

Cette chambre, la chambre à coucher, donnait sur le derrière de la vieille maison, et comme les cours et les jardins se trouvaient en contre bas de la muraille, la fenêtre s'ouvrait à plus de deux étages au-dessus des terrains avoisinants et dominait toutes les maisons de la rue de l'Escalier et de la Vieille Halle aux Blés.

Les vieux murs décrépits troués sans ordre de fenêtres de toute espèce et sillonnés de gouttières lépreuses, les hangars des cours, les jardins étriqués, toutes ces choses souffreteuses, sales, difformes, que renferme un pâté de vieilles maisons dans un vieux quartier, s'adossaient et s'écroulaient les unes sur les autres, pendant que les toits de tuiles rouges moussues et les cheminées recroquevillées découpaient

sur le ciel flamboyant leurs ombres bizarres et dures.

De ce capharnaüm de recoins sombres, de petits arbres rabougris et poussifs, de magasins et d'impasses fumeuses, s'élevait une sourde rumeur, un piaillage de marmots, un bruit aigre de vaisselle, le sourd murmure des organes internes d'un fouillis de maisons.

Mais grâce à la hauteur des fenêtres, tous ces bruits venaient mourir sous elles, comme des vagues au pied des digues, et les bouffées monotones qui s'en échappaient, ne manquaient pas d'une certaine harmonie.

Paul s'accouda quelques instants à la fenêtre ouverte et promena ses regards depuis ce grand ciel de flamme où tourbillonnaient les nuages jusqu'aux profondeurs obscures des cours et des jardins.

Décidément cette chambre lui plaisait.

Ils sortirent et s'en allèrent retrouver la vieille dame. Celle-ci fit asseoir Paul et régla avec lui les conditions du bail. Cette immense maison avait, paraît-il, un grand nombre de locataires qui disposaient à leur guise de leurs appartements; pour sa part, la mère de Germaine avait quatre chambres; mais trouvant que la moitié lui suffisait à elle et à sa fille; elle relouait les deux autres.

Tout en causant, Paul, un peu familiarisé avec les objets, examinait curieusement la chambre. Le soleil se couchait et ses rayons tamisés par les brumes n'avaient plus la splendeur éclatante de tout à l'heure; les coins de la chambre, les angles des solives du plafond et des grands bahuts de chêne s'emplissaient de ténèbres et les deux femmes, placées à contre-jour devant la fenêtre, prenaient un aspect mystérieux avec leurs traits plongés dans l'ombre et nimbés d'or par le soleil couchant.

La jeune fille s'était rassise devant la table ; ses mains agiles couraient au milieu des découpures de papier de soie de toutes couleurs et les fleurs naissaient pour ainsi dire sous ses doigts. Les yeux baissés sous l'ombre de leurs longs cils, elle laissait causer sa mère et s'absorbait dans son ouvrage. Sa silhouette se découpait en noir sur le fond clair de la fenêtre, et Paul distinguait mieux maintenant la pureté de son front, la coupe élégante de ses traits et l'ineffable expression de douceur virginale de son ravissant visage.

Vêtue de noir comme sa mère, sans autre ornement qu'un petit col blanc rabattu, tout en elle respirait la grâce et le recueillement ; et sous les dernières clartés du jour, au milieu de cette vieille chambre, ces deux figures de

femmes semblaient deux peintures détachées d'un ancien missel.

Elles en avaient la candeur naïve, la placidité, et ce je ne sais quoi de mystérieux et d'un peu mélancolique. Quelque chagrin ignoré, quelque douleur passée mettait sans doute cette ombre sur leur front.

Quand Paul les quitta, il emportait avec lui leur souvenir et longtemps encore en marchant il les revit toutes deux, l'une avec son bonnet blanc et ses boucles grises, l'autre avec son beau diadème de cheveux blonds, dans l'atmosphère embrasée de la chambre.

II

Dès le lendemain, Paul Davereux s'installa dans sa nouvelle demeure. Mais il n'eut guère le temps de songer aux deux dames; mettre ses chambres en ordre, ranger ses livres dans la bibliothèque, cette besogne absorba toute sa journée.

Dans la bibliothèque, à la place d'honneur s'étalait un Dalloz en 44 volumes, cadeau de son oncle; c'était son principal ouvrage de fond; les autres viendraient plus tard quand viendraient les clients.

Tous ses arrangements pris, tous ses préparatifs faits, toutes ses armes bien fourbies, le jeune avocat s'élança bravement dans la grande mêlée du barreau. Pendant les premiers jours, ce fut une course échevelée où le pauvre Paul perdit complètement sa tête. Assignations à faire, notes d'audience à préparer, pièces à classer, son patron, M^e Blanche, ne lui épargnait rien; au bout de huit jours cent dossiers s'accumulaient sur son bureau, tous plus indéchiffrables et plus rébarbatifs les uns que les autres aux yeux inexpérimentés du jeune stagiaire.

Pour comble de malheur, Maître Blanche qui avait pour principe que c'est en jetant l'enfant à l'eau qu'on lui apprend à nager, s'imagina de confier à Paul une affaire correctionnelle à plaider. Plaider ! déjà ! Quand le grand jour arriva, et que Paul revêtit sa toge, il sentit ses jambes fléchir. Le voilà à la barre, dans l'atmosphère viciée de l'horrible galetas où se tiennent les audiences de police correctionnelle. Les avocats sont à leur banc, les uns en robe, les autres en habit de ville; ils rient, ils plaisantent, quelques-uns prennent des notes, d'autres vont et viennent; et voilà l'audience qui commence avec son défilé de voleurs, de batailleurs et d'escrocs de toute espèce, défilé monotone, piteux, grotesque et terrible tout à la fois.

Soudain on appelle l'affaire de Paul. Son client, un affreux petit vieux tout dépenaillé, vient s'asseoir au banc des prévenus; le président interroge, les témoins se succèdent; le jeune substitut se lève et réclame une condamnation sévère; la morale, l'ordre public, la société tout entière exigent, paraît-il, que le vieux dépenaillé aille réfléchir plusieurs mois sous les verroux d'une prison. La parole est à la défense, Paul ouvre la bouche : Monsieur le président, Messieurs, Monsieur... Il s'embrouille; une sueur froide perle sur son front; il sent tous les yeux fixés sur lui; il rougit, il pâlit, et pris d'un beau mouvement d'héroïsme, il se lance tête baissée dans sa plaidoirie; il va, il va, il a fini.

Un grand silence se fait; les juges rapprochent leurs têtes et délibèrent, Paul s'essuie le front. A ses côtés, deux confrères chuchotent : — Quel est ce jeune confrère ? — Je ne le connais pas. — Quel feu ! — Il a du talent. — Beaucoup de talent.

Paul se demande si l'on se moque de lui; tout-à-coup le président fait : Hum ! hum ! Le cœur de Paul bat la charge. — Attendu que la prévention n'est pas établie, le tribunal acquitte.

Acquitté ! Le petit vieux dépenaillé est acquitté ! Tout le monde se lève; un murmure

approbateur se fait entendre ; l'huissier crie : Silence ! et la foule des avocats et des témoins se précipite vers la porte derrière Paul et son client. Celui-ci le remercie en bégayant et s'éloigne clopin-clopant, suivi du populaire qui l'escorte comme un triomphateur.

Paul aussi triomphe ! Il n'en peut croire ses oreilles ; quel maiden speech ! La poitrine dilatée, l'œil fier, il se dirige vers la grande cour et s'empresse d'annoncer son succès à M^e Blanche. Mais M^e Blanche qui cause en ce moment avec un ancien de l'ordre se détourne à peine, et du bout des lèvres jette à son stagiaire enivré un petit : très-bien ! fort sec.

Ce laconique *très-bien* met une douche sur l'enthousiasme de Paul et lui rend son sang froid.

Tels furent les débuts du jeune avocat dans l'art de la plaidoirie, où il ne tarda pas à se distinguer. Mais à côté de ces triomphes, de ces heures ardentes où la parole sonne comme une épée, venaient se placer aussi les ennuis de la profession, les dossiers à épilucher, les labyrinthes de la procédure à débrouiller et les longues heures passées dans les couloirs du Palais-de-Justice à guetter le moment où M^e Blanche daignerait être libre.

Ce n'était rien encore ; mais ce qui, dans les

premiers jours, déplaisait souverainement à Paul, c'était le tribunal de commerce, avec sa cohue affairée et bruyante, ses protêts, ses faillites, ses affaires véreuses et ses intérêts mesquins.

A tout ce monde là, Paul trouvait quelque chose de suspect, qui rappelait l'agence d'affaires; ce ne fut pas sans peine qu'il vainquit ses répugnances; il y parvint cependant et comme ses confrères finit par s'habituer à ce milieu bizarre où s'agitaient tant de fantoches.

Ces premiers temps du barreau furent durs pour Paul. Comme bien d'autres, il s'était fait de sa profession un idéal trop parfait, et le contact de la réalité avait produit dans son cœur un amer désenchantement. Ces aigles du barreau, ces juges, ces substituts, toute cette armée de la justice qui de loin lui paraissait si belle, si pure, si héroïque, lui sembla d'abord gauche, laide, presque grotesque. Puis, une plus saine notion des choses se fit en lui; il jugea les hommes à leur valeur, apprit à apprécier les différences, à tenir compte des infirmités de la nature humaine, et, la crise passée, il trouva qu'en somme la profession d'avocat en valait bien une autre, et que si la vie du barreau avait parfois ses déboires et ses combats, on y rencontrait

aussi des heures de triomphe, d'enthousiasme et de nobles labeurs.

Ce qui est vrai, c'est que le chemin de la renommée et de la fortune y semblait long et difficile. Paul s'en apercevait tous les jours et M^e Blanche ne le lui avait pas dissimulé. — Dans notre profession, disait-il, le talent ne suffit pas pour arriver vite, il faut surtout de la chance et des relations ; les relations vous donnent une clientèle, la chance vous met brusquement en lumière ; le talent seul, sauf de rares exceptions, ne vous enrichit qu'avec le temps. C'est pourquoi, il faut s'armer de beaucoup de patience et ne rien négliger de ce qui peut d'une façon ou d'une autre vous faire connaître et vous répandre ; la réputation d'un avocat se forme autant au dehors du barreau que dans le barreau même. Qui vous entend à la barre du tribunal ? Quelques juges, des avoués, des confrères, toujours les mêmes ! Qui assiste au long enfantement de vos plaidoiries ? Qui les reproduit et les conserve ? Personne. Vous n'avez pas de tribune retentissante comme l'orateur parlementaire, point de lecteurs, comme l'écrivain : le public ne vous connaît pas, et si vous voulez qu'il vous connaisse, qu'il vienne à vous, qu'il vous envoie ses procès, il vous faut créer entre vous et lui mille liens divers. Des relations, encore une fois ! Ne

les négligez-pas, si vous voulez parvenir vite et sûrement.

Le conseil était bon, mais difficile à suivre pour Paul, étranger à Bruxelles, sans parents, sans amis. Cependant, grâce à M^e Blanche, quelques portes lui furent ouvertes et quelques salons l'accueillirent avec bienveillance.

Toutefois, nulle part Paul Davereux ne se trouvait aussi bien que dans son petit appartement de la rue d'Or; nulles relations ne valaient pour lui ses rares entrevues avec les dames Landry. Quand il les rencontrait, le soir, en rentrant, dans les couloirs ou les escaliers, il se sentait rempli d'une joie intérieure et profonde; au sortir des heures fiévreuses de l'audience, un regard des beaux yeux de Germaine avait le privilège de calmer son sang et de rafraîchir son esprit.

Ah ! s'il avait pu rendre ces relations plus étroites, plus intimes ! Mais ni la vieille dame, ni sa fille, ne semblaient disposées à sortir de la pénombre discrète et un peu mystérieuse où elles aimaient à se tenir.

Un jour de décembre pourtant, Madame Landry, oublia sa réserve habituelle et confia au jeune avocat une petite affaire; il s'agissait de faire rentrer une créance pour fournitures de fleurs artificielles. La somme n'était pas

lourde; mais Paul ressentit un plaisir infini de pouvoir rendre aux dames Landry ce léger service; il prit l'affaire et s'y appliqua si bien que le débiteur récalcitrant s'exécuta au bout de quelques jours.

Comme l'avocat ne voulait point d'honoraires; les deux femmes reconnaissantes l'invitèrent à venir passer chez elles le soir de la nouvelle année.

Maître Blanche l'avait invité aussi; mais Paul n'hésita pas un instant et sacrifia gaîment le réveillon de son patron et la chance de se créer de nouvelles relations, au plaisir de passer quelques heures avec ses voisines, dans la chambre d'or, ainsi qu'il l'avait baptisée.

Cette chambre, c'était la première fois qu'il la voyait à la clarté d'une lampe; elle lui sembla plus mystérieuse encore que sous le poudroiment du soleil; avec son entrée sombre, son estrade éclairée dans le fond, ses bahuts de chêne ornés de guirlandes de fleurs artificielles, ses lambris, ses solives sculptées et son vieux papier mordoré, on eut dit une nef d'église dont le chœur seul eut été illuminé.

Mais dans ce chœur d'un nouveau genre, que l'on était bien, comme on se sentait chez soi, autour de la grande table couverte de sa nappe blanche, les bahuts de chêne chargés

de cristaux derrière soi, les stores baissés, pendant que la lampe rassemblait les hôtes dans son doux cercle de lumière, que le poêle ronflait et que le vent d'hiver tapageait le long des vitres plombées ! Pauvre vent ! à entendre ses petits hurlements plaintifs, on eut dit qu'il suppliait les bonnes gens de le laisser entrer un instant pour se réchauffer au poêle et tournoyer dans la lumière ! Mais les bonnes gens se montrèrent inexorables et le vent d'hiver resta à la porte.

Ce fut une soirée charmante. Paul avait apporté pour sa part des gâteaux et du vin que Germaine fit chauffer et servit dans un grand bol de porcelaine tiré pour la circonstance des profondeurs du bahut. Peu à peu sous l'influence de la généreuse liqueur, les langues se délièrent, les deux dames sortirent de leur réserve et la causerie s'engagea, capricieuse, vagabonde et joyeuse, mais toujours sensée. Paul était aux anges ; il s'étonnait de trouver tant de distinction, un esprit si délicat et si cultivé chez deux personnes d'une condition aussi modeste. Ce qui l'émerveillait surtout, c'était le bon sens, la saine philosophie avec laquelle elles jugeaient les choses. Sous les paroles de la fille comme sous celles de la mère, on devinait une remarquable expérience de la vie, parfois même comme l'écho d'une grande douleur.

Evidemment, le passé des dames Landry renfermait un mystère. Lequel ? Paul ne put parvenir à le deviner. Sans doute quelques lambeaux de conversation lui apprirent que les deux femmes avaient dû résider longtemps en France et en Allemagne, qu'elles habitaient depuis neuf ans la maison de la rue d'Or, que Germaine y avait grandi et qu'elle venait d'avoir vingt-deux ans.

Mais dès que Paul insistait même le plus discrètement possible sur l'un ou l'autre de ces points, afin d'en apprendre davantage, ses interlocutrices se tenaient sur la défensive et détournaient la conversation. Cependant, plus la soirée avançait, plus Paul sentait se fortifier en lui la conviction que les dames Landry n'avaient pas toujours vécu dans ce milieu effacé. Les manières distinguées, le ton de bonne compagnie de la mère surtout, révélaient une personne habituée au monde et à la vie des salons. Ça et là quelques objets de prix trahissaient aussi une ancienne opulence. D'où venaient, par exemple, ce grand bol de porcelaine de Chine garni d'argent ciselé, ces verres de Bohême, ces bahuts de vieux chêne et jusqu'à cet admirable fauteuil d'ébène sculpté qui servait de siège à la vieille dame ?

Cependant la pendule sonna minuit ; 1875

exhala son dernier soupir et 1876 fit son entrée dans le monde.

— A la santé de la nouvelle année! s'écria Paul en tendant son verre; puisse-t-elle, mesdames, combler tous vos vœux!

La vieille dame sourit d'un air énigmatique.

— Gagnez beaucoup de procès! répondit-elle.

— Et soyez heureux, ajouta Germaine.

Le ton de sa voix douce et grave, émut singulièrement le jeune homme. Il regarda Germaine et la trouva plus belle que jamais.

Alors, s'inclinant vers elle, d'un mouvement spontané :

— Le bonheur, répliqua-t-il, le bonheur, on le cherche souvent bien loin, quand il est près de nous.

Ses yeux rencontrèrent les yeux de Germaine, et, soit illusion d'imagination, soit caprice de ses sens surexcités par le vin généreux, il lui sembla qu'une rougeur charmante montait aux joues de la jeune fille.

Ces beaux souhaits mirent fin à la conversation; la nuit avançait et chacun sentait le sommeil alourdir ses paupières.

Paul prit donc congé des deux dames Landry; sur le seuil de la chambre, comme Germaine s'avancait dans le couloir pour l'éclairer, il se

tourna vers elle, lui prit la main et d'un geste instinctif la porta à ses lèvres.

— C'est la nouvelle année, murmura-t-il.

Germaine poussa un petit cri étouffé, et rentra brusquement dans la chambre.

Paul demeura seul, dans l'ombre. Son cœur battait; sur ses lèvres il sentait encore la moite pression de cette petite main douce; devant ses yeux il revoyait la jeune fille en pleine lumière, avec sa couronne de cheveux blonds, le buste droit, la lampe haute, belle et gracieuse comme une statue antique.

— Est-ce que je deviendrais amoureux? pensa-t-il.

Et tout en regagnant sa chambre, à travers les couloirs déserts, il sentait passer dans ses veines un étrange et délicieux frisson.

III

En s'éveillant le lendemain, Paul Davereux fut pris d'une grande peur. Il se rappelait la scène de la veille et craignait d'avoir blessé la jeune fille. Désireux de réparer sa faute, il se demanda quels cadeaux il pourrait bien offrir à ces dames. Alors il se rappela que l'on avait parlé hier de différents poètes et que madame

Landry avait fait l'éloge de la *Légende des Siècles*, tandis que Germaine avait beaucoup vanté la *Chanson de la Cloche*, de Schiller. Il sortit aussitôt pour se procurer ces deux ouvrages et fit choix d'une charmante édition de *la Cloche*, illustrée par les premiers artistes de l'Allemagne.

Chemin faisant, il fit quelques visites et se rendit chez son patron. Maître Blanche le reçut avec bonté et le semonça doucement pour n'être pas venu faire le réveillon chez lui.

— Mon cher Davereux, vous avez eu grand tort, lui dit-il. Je vous l'ai déjà dit : Chance, talent et relations, voilà, sans compter le temps, les trois moyens de parvenir dans notre profession. La chance, nul ne peut la mettre dans son enjeu, le talent vous l'avez, les relations, elles vous manquent; vous auriez dû venir hier soir; nous avons beaucoup de monde, des notabilités du barreau, de la finance et de la magistrature; j'aurais pu vous présenter à cent personnes influentes. Croyez-moi, il ne faut pas être trop ours. Que diable ! Nous ne sommes pas destinés à vivre seuls ! Nous devons compter avec le monde !

Paul s'excusa de son mieux, et revint trouver ses voisins. En frappant à leur porte, le cœur

lui battait fort et il n'était pas très-rassuré sur l'accueil qu'il allait recevoir.

Cependant tout se passa le mieux du monde; la *Légende des Siècles* et la *Cloche* de Schiller firent merveille; on s'extasia sur les reliures, les gravures, le texte, et Paul dut essayer mille remerciements. De la scène du couloir, aucune trace; Germaine était calme et sauf une certaine pâleur qu'il fallait attribuer sans doute à la veillée prolongée de la nuit, rien dans ses traits, ni dans sa voix ne trahissait une préoccupation secrète.

Le jeune homme en fut très-heureux. Dès ce moment, les relations de Paul et les dames Landry prirent un caractère nouveau. On se vit régulièrement plusieurs fois par semaine et cette intimité charmante se trouva encore accrue par les rigueurs de l'hiver. Le poêle du cabinet de Paul chauffait médiocrement, c'était là son seul, mais très-grand défaut. Le jeune homme prit l'habitude de venir passer dans la chambre d'or, les soirées de grand froid.

On y était si bien, dans cette chambre d'or ! Germaine assise près de la fenêtre, chiffonnait et maniait ses fleurs, pendant que madame Landry lisait au coin du feu, et que Paul courbé sur la grande table, scrutait les dossiers et griffonnait des mémoires. Un grand silence régnait

alors dans la vaste chambre, interrompu seulement par le grincement de la plume de Paul, le froissement du papier entre les mains de Germaine, et le sifflement de la bise contre les carreaux.

Parfois, l'avocat s'arrêtait, et le menton sur la main regardait vaguement les solives du plafond ou les rosaces de papier mordoré, en cherchant une idée. Alors, si, par hasard, ses yeux rencontraient les yeux de Germaine, ils échangeaient un sourire naïf, inconscient, discret; celui de Germaine voulait dire : Eh bien, vous voilà bien embarrassé, M. l'avocat? Et celui de Paul : Ma foi, oui, je l'avoue !

Après quoi, chacun baissait la tête et se remettait au travail.

Quelquefois on causait, Paul racontait une anecdote de Palais, lisait à haute voix quelque assignation biscornue, quelque déposition comique, ou bien entamait avec Germaine une grave discussion de droit, dans laquelle la jeune fille se faisait résolûment le champion de l'équité, et Paul celui du texte légal.

A côté de ces soirées de labeur tranquille, il en était d'autres consacrées aux plaisirs mondains; cédant aux conseils de Maître Blanche, Paul fréquentait maintenant les fêtes et les bals. Mais il le faisait sans goût, pour ne pas déplaire

à son patron. Le monde ne lui allait point; il n'y trouvait que vanité, fausseté, hypocrisie; les jeunes filles qu'on y rencontrait, en dépit de leurs atours et de leurs prétentions ne valaient pas à ses yeux la blonde Germaine. Nulle part, dans aucun salon, on ne pouvait rester un quart d'heure sans entendre des médisances, des cancans, ni plus ni moins que dans une loge de concierge; les paroles étaient autres, l'air était le même. Ici, dans la chambre d'or, rien de semblable n'était à craindre; la conversation avait toujours un fond solide et sain, les comérages et les frivolités ne mêlaient jamais leur dissonance à l'harmonie paisible de la causerie, et l'on eut dit que la parole de Germaine avait à la fois quelque chose de la pureté de la neige et de la chaleur vibrante de ce beau soleil qui dorait sa chevelure, le jour où Paul l'avait vue pour la première fois.

IV

Un soir de février, Paul arriva tout animé.

— Entrez donc, M. Paul, lui dit madame Landry; venez vous chauffer un peu.

— Je vous demande pardon, madame; seule-

ment le temps de vous dire bonsoir ; j'ai à travailler.

— Un grand procès ?

— Un procès d'assises.

— Un procès d'assises !

— Mon Dieu, oui, un procès d'assises. Maître Blanche l'a voulu. Oh ! mais, c'est une affaire considérable, et curieuse !

Les deux dames l'interrogèrent du regard.

— Il s'agit de fausses obligations d'un chemin de fer allemand. L'individu que je dois défendre a été arrêté au moment où il cherchait à écouler quelques-unes de ces obligations ; mais voici l'intéressant : il prétend n'avoir été dans toute cette affaire qu'un complice inconscient ; un monsieur dont il ignore le nom, l'aurait prié d'aller chez le changeur. Ce monsieur, on ne l'a pas retrouvé. Oh ! c'est un beau procès ! Je viens de la prison ; j'ai été voir mon homme ; il m'a l'air d'un rusé personnage ; mais je crois qu'il a grande chance d'échapper ; il a eu le rare mérite de se montrer jusqu'à présent très-sobre de paroles. Il se nomme Reynold.

— Reynold ! s'écrièrent à la fois les deux femmes.

Leur ton était si singulier et exprimait tant de saisissement que Paul en demeura stupéfait.

— Qu'avez-vous ? dit-il. Est-ce que ce nom ?...

La vieille dame avait repris son sang-froid.

— Je ne le connais pas, dit-elle d'une voix calme ; mais c'est un nom bizarre, Reynold ! Reynold ! Ce n'est pas un nom belge ?

— Non, c'est un nom allemand. Cependant il paraît, et c'est là, je pense, la charge la plus forte qu'il y ait contre l'accusé, qu'il aurait autrefois été condamné par la cour d'assises de Nancy pour faux billets de banque, avec un certain... voyons un peu... un certain Maublac.

Un cri étouffé l'arrêta net ; Germaine était devenue livide et semblait prête à défaillir.

Paul se précipita vers elle.

— Ce n'est rien, dit madame Landry ; la chaleur sans doute ; ce poêle est si capricieux ! Pauvre enfant !

Tout en parlant, elle courut à la fenêtre, et l'ouvrit brusquement.

Un flot d'air glacial pénétra dans la chambre et vint baigner le front de la jeune fille.

Elle rouvrit les yeux, regarda Paul et sa mère d'un air effaré ; puis avec un sourire contraint — C'est la chaleur, dit-elle.

— Allez vous mieux ? dit Paul.

— Oh ! c'est fini maintenant. M. Paul, je vous demande pardon de vous avoir interrompu, continuez.

— Non pas, mademoiselle ; vous avez besoin

de repos et mes vilaines histoires... Tenez! J'ai cru un moment que c'étaient elles....

Germaine l'interrompit avec vivacité.

— Au contraire, dit-elle ; c'était très intéressant, très intéressant, je vous assure.

— Intéressant ou non, nous en remettrons la suite à demain ; je me sauve, mesdames, ne vous dérangez pas.

Malgré ses instances, Germaine et sa mère le reconduisirent jusqu'à la porte.

Dans un autre temps, Paul se fut peut-être préoccupé de cette scène, mais il était tout à son procès ; l'affaire Reynold lui donnait la fièvre.

Pendant huit jours, il ne fit plus que de courtes apparitions chez les dames Landry ; celles-ci avaient repris leur calme ordinaire et paraissaient même s'intéresser vivement aux diverses péripéties de l'instruction. Quelquefois Paul leur confiait ses craintes et ses espérances ; il eut voulu surtout retrouver la trace de Maublac ; cet homme, d'après lui, et le mystérieux étranger qui avait remis les fausses valeurs à Reynold, ne devaient faire qu'un. Un jour, il s'en ouvrit à madame Landry.

La vieille dame l'écouta froidement.

— A mon avis, dit-elle, vous feriez mieux, M. Paul, d'abandonner ces recherches.

— Et pourquoi ?

— Parce que si vous éveillez l'attention du parquet sur ce personnage, si vous le retrouvez, tout le monde sera porté à croire qu'ils ont agi de connivence, puisque d'après ce que vous dites ils paraissent avoir été condamnés ensemble pour des faits semblables. Croyez-moi, M. Paul, laissez dormir le passé.

La justesse de cette observation frappa le jeune avocat, et, comme au surplus, Reynold prétendait avoir perdu de vue Maublac depuis plusieurs années, il abandonna cette piste et attacha toutes les forces de son argumentation à mettre en lumière l'impossibilité où se trouvait le ministère public de prouver que Reynold agissait en connaissance de cause.

Ce système triompha ; après des débats animés et de brillantes plaidoiries le client de Paul fut acquitté par le jury.

L'audience avait duré jusqu'à minuit. Le cœur débordant d'une joie triomphante, Paul courut chez les dames Landry. Malgré l'heure avancée, elles l'attendaient dans la chambre d'or. Quand il entra, elles se levèrent comme poussées par un ressort, l'interrogeant du regard.

— Acquitté ! s'écria-t-il en sautant de joie ; il est acquitté.

Les deux dames pâlirent et Paul vit briller des larmes dans les yeux de Germaine, mais il

attribua cette émotion à la joie que causait son triomphe et se mit à raconter les péripéties de l'audience avec autant d'animation que s'il plaiderait encore.

V

L'affaire Reynold donna à Paul Davereux une certaine notoriété; on en avait parlé dans les journaux et les clients commencèrent à venir chez ce jeune avocat qui plaiderait si bien.

Maître Blanche ne fut pas des derniers à féliciter son stagiaire. — Un beau succès, mon cher ami, lui dit-il fidèle à sa théorie; tu avais le talent, voici la chance; maintenant que tu as le pied dans l'étrier, il s'agit de te marier.

Se marier? Paul n'y avait jamais songé. Les paroles de son patron ouvrirent à ses yeux un nouvel horizon. Se marier? Mais comment? Qui donc épouser? Vainement cherchait-il parmi toutes les femmes qu'il avait rencontrées dans les salons ou les bals, celle à laquelle il eut voulu unir son sort. Sans doute il y en avait de jeunes, de jolies, de riches surtout; mais se marier sans amour, se marier sans

estime, tout son être se révoltait en songeant à un pareil marché !

Sa courte pratique du barreau avait suffi, du reste, pour lui donner une certaine expérience de semblables mariages. Tous les jours, au Palais, chez son patron, chez lui, il voyait les tristes scandales où aboutissent ces unions mercenaires, et tout ce que cet or couvre souvent de bassesses, de compromis et d'ignominie.

Non ! L'homme de cœur ne peut épouser que la femme qu'il estime et qu'il juge digne de lui. Cette femme l'avait-il trouvée ?... L'image de Germaine surgit devant ses yeux ; il tressaillit et pour la première fois, il songea à cette éventualité d'un mariage avec mademoiselle Landry.

Mais elle, l'aimait-elle, lui ? Certains regards, certaines intonations, mille indices insaisissables le poussaient à l'espérance ; mais, en somme, tout cela n'était peut-être que pure illusion ; et certes il eut été plus facile pour lui de sonder les profondeurs de l'océan que les replis du cœur mystérieux de la jeune fille aux cheveux d'or.

L'été s'écoula dans ces incertitudes ; les vacances arrivèrent et maître Blanche partit pour un voyage, en laissant à son stagiaire la surveillance de son cabinet. Demeuré seul à Bru-

xelles, Paul sentait grandir chaque jour son amour pour Germaine et n'avait plus qu'un désir, avouer cet amour.

Mais que l'entreprise semblait difficile au jeune homme ! Naturellement timide avec les femmes, comme tous ceux dont la jeunesse studieuse s'est passée dans les livres et qui n'ont guère fréquenté le monde, il se sentait paralysé en outre par l'inexplicable réserve de Germaine, par cette atmosphère de mystère qui l'enveloppait toujours.

Sur ces entrefaites, aux fêtes de Septembre, l'oncle de Paul, un brave Ardennais, vieux garçon et grand chasseur vint à Bruxelles, pour visiter la capitale, selon son expression. Ce fut un bonheur pour l'avocat.

L'oncle Pierre, tout rond de manières et de langage eut bientôt gagné la faveur des dames Landry et donna aux relations qui existaient entre elles et son neveu un caractère cordial et tout nouveau. Ce n'est pas lui qui se gênait pour raconter depuis A jusqu'à Z, toute l'histoire de son coquin de neveu, ses équipées d'enfant, ses courses dans les montagnes, ses études et ses succès ! Ainsi dessiné, analysé, disséqué par la main brutale et bienveillante de son oncle, Paul se présentait sous un nouveau jour. Ce n'était plus seulement le jeune stagiaire

un peu grave, un peu timide, fort réservé dans ses allures, c'était un turbulent et robuste petit gars toujours par monts et par vaux, gravissant les rochers, plongeant dans la Meuse, battant le pays ni plus ni moins qu'un véritable Ardennais; c'était aussi le cœur dévoué, l'esprit d'élite, le travailleur studieux du collège, le jeune homme actif, aimant toute belle chose et toute poésie.

Sous l'impression de cette parole chaude et sans prétention, les dames Landry se laissaient entraîner peu à peu; la mère se mettait à discuter hardiment avec le vieux bonhomme et Germaine elle-même finissait par lancer à Maître Davereux quelques innocentes agaceries dont la piquûre lui causait un plaisir infini.

Un soir, en rentrant avec son oncle, Paul aperçut les préparatifs d'une grande illumination. L'air était doux, le ciel splendide, la rue d'Or étincelait de lumières; de toute part, s'allumaient les lanternes vénitiennes, les lampions, les verres de couleur, et la foule joyeuse et bruyante commençait à fourmiller sur le pavé. En entrant dans la cour, en montant l'escalier de la vieille maison, si tranquille, si sombre, si parfaitement monacale, Paul eut une inspiration.

— Si nous sortions avec les dames Landry ? dit-il à son oncle.

— Fameuse idée, mon garçon ! répartit l'oncle de sa grosse voix de basse qui fit trembler tout l'escalier.

Ils heurtèrent à la porte des dames Landry.

— Voulez-vous sortir avec nous, demanda Paul ; nous irons voir l'illumination ?

La vieille dame ne répondit pas d'abord et jeta les yeux sur sa fille, assise selon son habitude près de la grande table de chêne chargée de fleurs.

— Allons, mesdames, allons ! cria l'oncle Pierre, sur un ton tonitruant ; une douce violence je vous prie. Tenez ! Je suis sûr que mademoiselle Germaine ne demande pas mieux que de planter là ses éternelles fleurs et d'aller respirer le grand air. Je vois ses yeux briller d'ici !

— Si Germaine le désire, dit madame Landry avec hésitation.

— Oh ! dit Paul en insistant, laissez-vous persuader, je vous prie ; il fait si bon, si beau, si frais !

— Allons, dit gaîment Germaine en se levant.

— Bravo ! s'écria l'oncle. Voilà ce qui s'appelle de la décision ; il n'y a que les blondes pour prendre ces belles résolutions-là !

Germaine sourit et regarda Paul.

— Dans dix minutes, nous sommes à vous, dit-il ; le temps de faire un bout de toilette.

Ils sortirent et dix minutes après, Paul débouchait dans la cour avec les dames Landry. L'oncle Pierre était en retard ; il fallait l'attendre. Moment délicieux ! Au dehors, la cohue passant et repassant et les illuminations projetant leur lueur rouge jusque sous la large porte cochère ; ici, la vaste cour silencieuse, avec son encadrement de hautes murailles au-dessus desquelles dans le ciel noir, brillaient les étoiles, cette illumination de Dieu ! Paul regardait Germaine ; sous ce grand manteau d'ombre elle lui semblait plus belle, plus mystérieuse que jamais ; tout son cœur volait vers elle, et cédant à un mouvement instinctif, il lui offrit le bras. Elle hésita un instant ; puis sans rien dire, elle plaça doucement la main sur le bras du jeune homme, et silencieux près de rue bruyante, ils restèrent sans bouger, comme perdus dans un rêve.

La grosse voix de l'oncle les ramena brusquement sur la terre. Un diabolique nœud de cravate d'une complication extraordinaire était, paraît-il, la cause de son retard.

— Devant, les jeunes gens ! s'écria-t-il, et

donnant le bras à madame Landry, il suivit Paul et Germaine.

On prit par la rue de l'Escalier, la Vieille Halle aux Blés, l'Hôtel-de-Ville et l'on remonta la rue de la Madeleine. Sous le flamboiement de ces mille lumières, dans la buée jaunâtre de ces lampions et de ces lanternes, au milieu de cette houle humaine bruyante et déchaînée, Germaine se trouva tout d'abord fort effarouchée. Elle ne sortait jamais la nuit et bien qu'habitant Bruxelles depuis si longtemps, elle ne connaissait guère d'autres rues que celles qui conduisaient aux magasins pour lesquels elle travaillait. Fleur mystérieuse épanouie dans la chambre d'or, c'est là que pour elle commençait et finissait le monde.

Mais bientôt, se sentant appuyée et guidée par le bras solide de Paul, Germaine oublia cette première impression pénible, et se livra tout entière à ce plaisir nouveau. Chez elle, ce soir d'illumination banale produisait une sensation étrange : En elle, palpitaient ces élans du cœur, cette fièvre romanesque que l'on éprouve, quand, pour la première fois, loin des siens, loin de son pays, on parcourt les rues d'une grande cité longtemps désirée, Paris, Londres, Venise ou Rome et que l'œil séduit par la nouveauté des aspects, et l'imagination surexcitée donnent aux

moindres choses un prestige saisissant et grandiose. Les contours indécis des façades à demi plongées dans l'ombre, les rayons éclatants du gaz et des verres de couleur, la lumière discrète et multicolore des lanternes vénitiennes, la foule joyeuse, les magasins, les voitures, tout contribuait à former autour de la jeune fille une atmosphère de féerie ; elle marchait dans son rêve, comme un enfant à sa première sortie du soir.

De temps en temps, Paul se penchait vers elle, murmurait quelque phrase à son oreille, et son cœur de jeune fille battait bien fort contre le bras robuste sur lequel elle s'appuyait.

Montant, montant lentement, ils arrivèrent au boulevard près de la porte de Namur. Là, deux grands courants de foule circulaient dans l'ombre ; l'un descendait vers la place Royale, l'autre s'éparpillait autour de la fontaine De Brouckère ; les voitures roulaient le long du boulevard et leurs lanternes glissaient comme des lucioles à travers les arbres.

Çà et là, sous le ciel noir piqué d'étoiles, des couples se promenaient enlacés ; des chants s'élevaient et mouraient dans le lointain, et dans l'air tiède montait comme une odeur d'amour.

Paul et Germaine avaient pris les devants. On arriva à la porte Louise ; les équipages

filaiert dans la direction du bois, que l'on devinait au loin, à l'extrémité des deux longues guirlandes de gaz.

— Mon cher bois, s'écria Paul, comme je l'aime, comme je l'ai parcouru ! J'en connais tous les sentiers, tous les vieux arbres, tous les taillis ombreux. J'y allais tous les jours, mademoiselle; c'est là que j'ai répété tous mes examens. Je demeurais alors, là-bas, sur le penchant d'Ixelles ! Oh ! quel bonheur j'aurais de vous y conduire ! Quand donc me sera-t-il permis de vous y servir de guide ?

— Nous irons un jour avec maman, dit Germaine.

— Non, pas comme cela, reprit-il vivement.

Il baissa subitement la voix et se penchant vers la jeune fille :

— Je voudrais vous le montrer à vous seule, mademoiselle Germaine, à vous seule. Oh ! si vous vouliez !

Germaine tressaillit, et sa main trembla sur le bras de Paul. Il prit vivement cette petite main palpitante et la cacha dans les siennes.

— Si vous vouliez, répéta-t-il doucement.

Elle leva les yeux vers lui; leurs regards se confondirent, et cette fois, il sentit qu'elle l'aimait.

Mais tout-à coup retirant la main et comme

sortant d'un rêve : — Non, non ! dit-elle d'une voix brève, altérée par une indicible angoisse.

Paul demeura stupéfait, un froid mortel lui saisit le cœur.

— Vous ne m'aimez donc pas ? dit-il.

Germaine ne répondit point.

— Laissez-moi l'espérance, murmura-t-il d'une voix suppliante. Il reprit sa main ; elle la lui abandonna, mais glacée.

En ce moment l'oncle Pierre et madame Landry les rejoignirent et l'on reprit le chemin de la rue d'Or.

Pendant la route, ni Paul, ni Germaine, ne se dirent plus un mot ; du reste la jeune fille affectait de se tenir près de sa mère et toute conversation était devenue impossible.

Malgré les saillies de l'oncle Pierre, on se quitta assez brusquement ; d'ailleurs, il était tard et l'on était fatigués.

VI

Les lendemains d'illuminations sont tristes ; toutes ces lanternes défraîchies, tous ces lampions éteints, ces verres de couleur bronzés de suie, ont quelque chose de lugubre.

Mais pour Paul surtout ce lendemain là était sombre : l'oncle Pierre quittait Bruxelles et Germaine évitait les regards du jeune homme.

Pendant plusieurs jours, ils ne se parlèrent plus. Paul était en proie à la plus cruelle incertitude; il cherchait en vain un motif plausible qui pût expliquer la singulière conduite de la jeune fille. Elle l'aimait; il le sentait instinctivement; elle l'aimait depuis le jour où, pour la première fois, dans l'ombre du couloir, il lui avait baisé la main. Mais ce jour là aussi, pour la première fois, Germaine avait montré une irritation étrange. Pourquoi ces regards qui disaient : je vous aime, et ces gestes qui repoussaient au loin ? Quel mystère planait donc sur la vie de ces deux femmes ? La mère n'était-elle qu'une habile intrigante ; la fille, qu'une coquette vulgaire ? Ou bien quelque faute passée se dressait-elle entre elle et lui ? Ce diamant si pur avait-il une tare secrète ?

Ces affreuses pensées faisaient frissonner Paul; il les écartait avec horreur; il se forgeait des raisons. De quel droit d'ailleurs exigeait-il que cette jeune fille se jetât ainsi tout-à-coup dans ses bras à la première parole d'amour ? N'avait-elle pas sa pudeur à sauvegarder, et n'était-il pas possible que par un excès de déli-

catresse cette jeune âme grandie dans la solitude craignît de s'engager trop tôt ?

Cette idée rendit un peu de calme à l'esprit de Paul. Il se trouva brutal, exigeant, égoïste, et plein de repentir attendit avec impatience l'occasion de rentrer en grâce auprès de Germaine.

Cette occasion se présenta bientôt. Paul étant entré une après-midi chez madame Landry pour lui parler d'un détail de ménage, trouva Germaine seule, auprès de la grande table, occupée à travailler.

Certes le moment était favorable ; mais Paul, comme tous les amoureux, fut pris d'une peur subite et ses belles résolutions s'évanouirent comme une fumée sous un souffle de vent.

— Madame est sortie ? dit-il timidement.

— Maman va bientôt rentrer, répondit la jeune fille sans lever les yeux de son ouvrage.

Il y eut un instant de silence pénible. Paul semblait cloué au plancher ; à la fin, rassemblant tout son courage, il fit quelques pas vers la table.

— Mademoiselle..., commença-t-il.

Germaine tressaillit et jeta les yeux autour d'elle, comme pour chercher un refuge.

— Vous m'en voulez, n'est-ce pas ? reprit-il d'une voix tremblante.

Brusquement, elle leva la tête et le regarda d'un air effaré.

Il vint s'appuyer au bord de la table.

— Je vous demande pardon, continua-t-il, si je vous ai offensée. Mademoiselle Germaine, vous le savez, je vous aime. Ne me repoussez pas, je vous en supplie. Laissez-moi vous dire que je vous aime de toutes les forces de mon être et que je donnerais tout au monde pour que vous consentissiez à devenir ma femme.

— Moi ! votre femme !

Elle se leva tout d'une pièce, et droite, pâle à s'évanouir le repoussa du geste, sans qu'une parole sortît de ses lèvres blanches.

Mais Paul était résolu à aller jusqu'au bout ; la passion l'emportait.

— Oui, ma femme, reprit-il d'une voix vibrante. Que craignez-vous ? N'avez-vous pas confiance en moi ? Vous me connaissez, vous savez qui je suis, comment je vis. Voilà un an que je vous aime, que je ne pense qu'à vous, que votre chère image est sans cesse présente à mon esprit. Oh ! Germaine, Germaine, ne croyez-vous pas que nous serions heureux ensemble ? Que notre vie serait belle, passée à deux, la main dans la main ?... Répondez-moi, soyez bonne ; dites oui, Germaine, dites moi oui.

— Je ne puis, je ne puis, balbutia-t-elle.

— Vous m'aimez cependant ! Je le vois, je le sens ; quel est donc le mystère cruel qui vous sépare de moi ?

Pour toute réponse, la jeune fille prit son front dans ses deux mains et se mit à fondre en larmes. Les pleurs coulaient entre ses doigts crispés et des sanglots convulsifs soulevaient sa poitrine.

Bouleversé par cette grande douleur dont il ne pouvait deviner la cause, Paul se pencha vers elle presque jusqu'à frôler ses cheveux.

— Oui, reprit-il, il y a quelque chose qui se dresse entre nous ; parlez-moi, ayez confiance ; laissez-moi venir à votre secours, laissez-moi toucher ce fantôme. Mon Dieu, quel qu'il soit, je vous jure, je ne le crains point ; parlez-moi comme à un ami, nous nous forgeons souvent des chimères que la parole d'un ami parvient à dissiper. Confiez-moi vos peines, Germaine, mon appui ne vous manquera pas.

Elle écarta les mains de ses yeux et refoulant ses larmes, étouffant ses sanglots, jeta sur lui un long regard noyé ; ses lèvres s'entrouvrirent ; on eût dit qu'elle délibérait et qu'elle allait parler ; puis tout-à-coup, se laissant tomber sur sa chaise et le front caché dans ses mains : Non, non, non ! s'écria-t-elle. Et ses larmes recommencèrent.

En ce moment, le pas de madame Landry se fit entendre dans le couloir. Germaine n'eut que le temps d'essuyer ses yeux rouges et de se tourner vers la fenêtre ; Paul demeura immobile près de la table, roulant et déroulant entre ses doigts une pétale de satin rose.

Madame Landry s'aperçut-elle de quelque chose ? Dans tous les cas, elle n'en fit rien voir, donna froidement quelques explications à Paul Davereux et le reconduisit jusqu'à la porte.

Il sortit, la mort dans l'âme, désespéré, perdu dans un abîme, voyant crouler autour de lui tous ses rêves, et renaître ses plus cruels, ses plus effrayants soupçons.

VII

Sur le seuil de la porte de son cabinet, il se heurta à un monsieur fort élégant qui lui demanda très poliment après l'avocat Davereux. X

— C'est moi, monsieur, répondit Paul.

— Heureuse rencontre, monsieur, dit l'élégant personnage en s'inclinant ; j'ai précisément une petite consultation à vous demander.

— Entrez, monsieur.

Paul fit entrer l'inconnu, le fit asseoir de l'autre côté de son bureau et s'assit en face de lui. Ici, mieux que dans le couloir sombre, l'avocat pouvait se rendre compte de la physionomie de son visiteur.

C'était un homme de trente à quarante ans, au teint mat, aux yeux noirs extrêmement brillants; son visage soigneusement rasé, à l'exception de deux imperceptibles favoris bien taillés, était réellement beau, d'une beauté correcte et presque sculpturale. L'étranger était grand, bien fait, et ses façons aisées, la coupe de ses vêtements révélaient l'homme du monde. Malgré cela, il faisait sur Paul une impression désagréable; son front, large et haut cependant, couronné de cheveux noirs fort drus et coupés court, semblait dur; ses yeux brillants avaient le regard inquiet; ses lèvres fines indiquaient la ruse; le menton était trop carré, trop fort, et chose plus étrange encore, les vêtements de l'inconnu, taillés à la dernière mode et d'étoffe de choix, paraissaient en assez mauvais état; le collet et les boutonnières avaient des luisants et des éraflures, la cravate était fripée et le bout des ongles passait à travers les gants. En un mot tout cela rappelait vaguement le chevalier d'industrie.

— Monsieur, dit l'étranger en se carrant

dans son fauteuil avec une aisance de grand seigneur, permettez-moi de me présenter à vous, je suis le comte de Marsan, et je viens de chez M^e Blanche, mon conseil. On m'a dit qu'il était absent, et que vous le remplaciez ; je ne crois pas faire injure à M^e Blanche en pensant que je n'ai rien perdu au change. Votre réputation, M. Davereux, commence à s'établir et j'ai vu plusieurs fois votre nom cité avec éloge dans les journaux. Vous êtes sans doute le stagiaire de M^e Blanche ?

— Oui, monsieur.

— Le stage dure trois ans, m'a-t-on dit. Excellente coutume ! Messieurs les patrons confient-ils ordinairement leur cabinet à leurs stagiaires, pendant les vacances ?

— Ordinairement.

— Surtout, quand ces stagiaires vous ressemblent..... Vous êtes très-bien logé ici, M. Davereux. Une jolie habitation, vraiment, et près du Palais-de-Justice, ce qui est un grand avantage. Les tribunaux chôment sans doute ?

— Mon Dieu, monsieur, dit Paul impatienté de ce verbiage, je vous demande mille pardons, mais je suis un peu pressé ; si nous en arrivions au fait qui me procure l'honneur de votre visite ?

— Très-volontiers, monsieur, reprit le comte en souriant ; rien n'est plus simple, vous allez

voir : Par suite de diverses circonstances qu'il m'est inutile de vous dire et dont le récit vous ferait perdre un temps précieux, je me suis trouvé engagé à signer un billet d'une dizaine de mille francs au profit d'un agent d'affaires de cette ville dont j'avais besoin pour réaliser certains biens industriels que je possède dans le Hainaut. Aujourd'hui ce Gobseck, qui n'a rien fait, a l'impudence de réclamer les dix mille francs et menace de me dénoncer au procureur du Roi. Tenez, voici la lettre qu'il se permet de m'écrire, lisez et tirez-moi d'embarras ; car toutes ces questions d'argent me sont, je l'avoue, totalement étrangères et je ne tiens nullement à me commettre avec un pareil individu.

Ce petit discours débité d'un ton froid, avec une désinvolture tout à fait gentilhomme, le comte de Marsan mit entre les mains de Paul la lettre de l'agent d'affaires.

L'avocat alla droit à la signature. — Oh ! dit-il, ce personnage là n'est pas bien dangereux ; il est trop mal noté.

— Vous pensez ?

— J'en suis sûr ; une chose cependant m'étonne, M. le comte, c'est que vous ayez pu vous trouver en rapport avec un pareil chevalier d'industrie.

La phrase était un peu vive ; cependant le

comte l'accueillit sans sourciller. — Mon Dieu ! dit-il en souriant, quand on est étranger, on se trouve parfois mêlé à de si singulières relations !

— Vous êtes étranger ?

— Ma famille habite la Touraine. Ainsi, vous ne pensez pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter ?

— A première vue, non, dit l'avocat. Mais ne me disiez-vous pas que cet individu n'avait rien fait ?

— Sans doute.

— Pourtant, on croirait, en lisant sa lettre, que les biens en question ont été vendus grâce à ses bons offices et que vous avez touché le montant du prix. Est-ce vrai ?

— A moitié ; le bien est réalisé en effet, mais quant à ses bons offices, hola !

— Je vous ferai observer que le billet est conçu en termes catégoriques et ne parle pas de bons offices, mais seulement de vente des biens à l'intervention de ce monsieur ; or, il est intervenu, paraît-il.

— Sans doute, sans doute. En somme, monsieur, que me conseillez-vous ? Aidez-moi, je vous prie, je ne connais rien à toutes ces paperasseries, moi.

— Je vous conseille de payer, dit froidement l'avocat.

— Payer ! En ce moment, je ne le puis.

— Cependant dix mille francs, vous venez d'en toucher cent mille.

— Oui, mais cet argent se trouve déjà engagé ailleurs; je vous le répète, actuellement je ne possède aucune valeur à ma disposition.

— Ah !... Et votre famille ?

— Mon notaire ne m'enverra des fonds que d'ici à plusieurs mois. J'avais proposé de renouveler ce billet, mais l'agent d'affaires demande une majoration de cinq mille francs, et veut pouvoir mettre l'effet en circulation.

— Gardez-vous en bien, dit vivement l'avocat. C'est déjà beaucoup que votre nom soit au bas d'un semblable papier.

— Que faire cependant ? Croyez-vous qu'il irait jusqu'à me dénoncer au parquet ?

Paul réfléchit un instant et relut la lettre avec attention. — Ecoutez, monsieur, dit-il enfin, je serai franc avec vous, c'est mon premier devoir, puisque vous m'avez choisi comme conseil. Vous êtes étranger, il y a dans cette lettre des insinuations menaçantes que je n'ai pas à approfondir ; vous seul en connaissez toute la portée. Si les choses sont telles que vous me le dites, vous pouvez être sans crainte ; s'il y a là-dessous quelque mystère, quelque situation douteuse ou mal débrouillée, il y a réel danger.

Tout en parlant, l'avocat examinait attentivement la physionomie du comte. Pas un trait de son visage marmoréen ne bougea, mais un éclair furtif passa dans ses yeux.

— Agissez pour le mieux, dit-il.

— Je verrai l'agent d'affaires, monsieur, et je tâcherai de lui faire entendre raison. Revenez après demain, je vous donnerai une réponse définitive.

Paul se leva et le comte de Marsan en fit autant ; mais au lieu de se retirer, il se mit à regarder curieusement les bibliothèques.—Vous avez là déjà une fort belle collection de livres, monsieur Davereux, dit-il. Quelle science compliquée ce doit être, le droit ! surtout quand on y brille, comme vous. N'est-ce pas vous qui avez plaidé récemment, cette affaire, voyons, cette affaire Ren, Renaux, Renier ?

— Reynold ?

— C'est cela, Reynold ! Une belle affaire, difficile pourtant ! Ce pauvre diable de Reynold me semblait bien compromis.

— Le jury en a décidé autrement.

— Le jury ! Oh ! le jury, dit le comte. Qu'est-il devenu, ce Reynold ? Vous n'en avez plus entendu parler ?

— Non.

— Il vous doit cependant beaucoup de recon-

naissance. Enfin, c'est ainsi, dans votre profession, je pense ; on doit en voir défilér tant, de ces affaires là ! Un clou chasse l'autre, comme on dit.

Exaspéré de cet insipide bavardage, Paul se tenait près de la porte entrouverte, pour inviter son visiteur à sortir. Le comte parut enfin s'en apercevoir.

— Allons, dit-il, je vous retiens ici bien inutilement. Ainsi, à après demain, tâchez d'arranger tout pour le mieux, n'est-ce pas ? Je vous salue, monsieur.

Il sortit, en faisant à Paul une profonde révérence.

— Chevalier d'industrie ! murmura l'avocat ; j'en jurerais, il n'est pas plus comte que moi ! Il est vrai que l'agent d'affaires ne vaut guère mieux. Allons ! écrivons lui, on trouvera bien moyen de les mettre d'accord ; les loups ne se mangent pas entre eux !

VIII

Trompé dans son amour, triste et abattu comme il était, Paul Davereux se jeta à corps perdu dans un travail fiévreux, afin d'oublier

ses chagrins. Il remua de vieux dossiers, s'acharna à mettre sur pied quelques arides et difficiles procès qui n'auraient dû être repris qu'après les vacances, et se plongea tout entier dans la lecture de son Dalloz et de son code de procédure.

Ce furent de tristes journées, dont la visite de l'agent d'affaires vint seule troubler la monotonie. Ce personnage qui comptait parmi les plus véreux, mais aussi parmi les plus rusés de Bruxelles, se tint vis-à-vis de Paul sur une prudente réserve et le laissa assez perplexe sur l'identité du comte de Marsan ; mais de l'ensemble de la conversation se dégagea pour l'avocat la conviction que ses premiers soupçons étaient fondés et qu'en outre, s'il y avait eu tripotage, l'agent avait été assez habile pour mettre la loi de son côté.

Aussi, quand le comte revint le surlendemain, Paul l'arrétant court dans son bavardage lui donna nettement son avis.

— Je ne pense pas que l'individu aille jusqu'à vous dénoncer au parquet ; je doute fort d'ailleurs que l'on donne suite à une plainte signée de lui ; cependant je ne vous cache pas qu'il m'a l'air puissamment armé. L'affaire me paraît plus compliquée que vous ne le disiez ; toutefois, je vous le répète, si tout s'est passé correctement,

n'ayez aucun souci. Mais, écoutez-moi bien, s'il en était autrement, si vos papiers n'étaient pas en règle, si votre nom et vos qualités pouvaient donner lieu à quelque doute, dans ce cas, monsieur, je ne puis vous donner qu'un seul conseil : Partez, quittez le pays !

Le comte réfléchit un instant, promena les yeux autour de lui et les fixa sur le jeune avocat, comme s'il eut voulu lire au fond de son âme.

— Puisque vous le croyez utile, dit-il enfin, je partirai.

Il se leva, et prenant dans la poche de son habit une liasse de papiers.

— Laissons cette affaire, continua-t-il ; au surplus elle ne vaut guère la peine qu'on s'en occupe davantage. Je désirerais vous entretenir d'un intérêt plus sérieux. Quelques amis de Paris viennent de fonder une société pour l'exploitation d'une nouvelle substance médicamenteuse ; l'affaire est excellente et les fondateurs sont des personnes fort considérables. Voyez plutôt.

Il tendit à l'avocat la liasse de papiers. C'étaient des prospectus, des obligations ; on y vantait la nouvelle substance qui portait un nom des plus mirobolants ; des attestations de médecins, des certificats de directeurs d'hôpitaux s'y trouvaient mentionnés. Quant aux

fondateurs, ils étaient évidemment fort considérables, mais seulement par la longueur de leurs noms, leurs titres et qualités; pour le reste aucun d'entre-eux n'était connu de Paul.

— On m'avait prié, continua le comte, de placer en Belgique quelques obligations de la société ; mais, étranger aux affaires, sur le point de partir, je n'ai point à Bruxelles les relations nécessaires. Vous plairait-il de vous charger de ce placement ?

— Moi ! dit Paul stupéfait.

— Vous même ; l'affaire est magnifique et vous auriez du reste une remise importante sur chaque titre négocié par vos soins.

— Mais, je ne suis point placeur de titres, ni changeur, je suis avocat, monsieur.

— Y a-t-il là quelque incompatibilité ? Je pensais que par vos relations avec le barreau, la magistrature et la bonne société de Bruxelles...

— C'est inutile, monsieur, interrompit sèchement Paul ; vous me désobligeriez en insistant.

— Soit, monsieur. Voudriez-vous au moins vous charger de ma procuration ?

— Pourquoi ?

— Il se peut qu'on m'écrive ; j'ai des intérêts dans le pays ; je prierais les personnes avec qui je suis en relations de s'adresser à vous. De

cette façon, toutes mes affaires de Belgique seraient concentrées entre vos mains.

— Je ne puis accepter un pareil mandat ; il est beaucoup trop vague.

— En ce cas, monsieur, il ne me reste qu'à vous remercier des soins que vous avez donnés à mes intérêts. Aussitôt à Paris, je m'empresserai de régler vos honoraires. Croyez bien à toute ma reconnaissance ; il est inutile que je vous l'exprime en longues phrases. Entre gens de notre monde, une poignée de main suffit. Voulez-vous ?

Il tendit en souriant la main à l'avocat, qui la toucha froidement du bout des doigts et ouvrit la porte.

En ce moment, les dames Landry traversaient précisément le corridor.

En les voyant, le comte de Marsan tressaillit ; une flamme ardente jaillit de ses yeux noirs ; ses traits de marbre s'animèrent tout-à-coup ; et s'inclinant en souriant, il salua les dames.

Cela n'avait duré que l'espace d'une seconde, et cependant Paul en avait vu assez pour se sentir bouleversé dans tout son être ; le sourire ironique du comte, l'expression étrange et toute féline qu'avaient prise ses traits, et jusqu'à l'épouvante qui s'était peinte tout-à-coup sur le visage

de Germaine et de sa mère, rien ne lui avait échappé.

Les dames Landry étaient déjà loin, le comte avait repris son impassibilité, que Paul se demandait encore s'il rêvait.

— Vous connaissez ces dames ? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Il me semble les avoir déjà vues.... Où ? Je ne sais.... Ne sont-ce pas les dames...?

— Landry.

— Ah ! Landry ! c'est possible !

Le comte haussa les épaules.

— Ma mémoire se perd ! reprit-il. Enfin, mille pardons, mon cher monsieur ; encore une fois merci, merci, merci !

Il serra de nouveau les mains de Paul, salua et descendit rapidement l'escalier.

L'avocat demeura pensif sur le seuil de la porte. Quelles relations pouvaient avoir existé entre les dames Landry et ce comte de contrebande ? Était-ce là qu'il fallait chercher le mystère qui enveloppait ces deux femmes ? Les soupçons de Paul se réveillèrent ; un instant il eut la pensée de courir après l'aventurier, de l'arrêter, de le sommer de s'expliquer. Mais à quoi bon ! Tout n'était-il pas fini entre lui et Germaine ?

IX

Quelques jours se passèrent dans cette pénible situation ; Paul Davereux ne voyait plus Germaine ni sa mère qu'à de rares intervalles et ne leur adressait guère la parole ; elles-mêmes semblaient tristes. De toute cette belle intimité qui avait rempli le cœur du jeune homme pendant un an, qui avait changé pour lui en palais des mille et une nuits, la vieille maison noire de la rue d'Or, qui avait soutenu son courage au milieu des luttes et des déboires de ses premiers pas au barreau, de cette intimité charmante que Paul espérait resserrer encore et rendre indestructible, plus rien ne restait, rien que l'amer souvenir des bonheurs perdus !

C'est sous ces tristes auspices que les vacances se terminèrent. Le seize octobre, au matin, les cours moroses du vieux Palais s'animèrent brusquement ; une foule affairée ruissela tout à coup sur les degrés du péristyle, envahit les couloirs, déborda des escaliers, éveillant les échos au bruit de mille voix sonores, glapissantes ou joyeuses. Vivat ! La ruche était ouverte, les abeilles étaient revenues ! Et les frelons aussi ! De toute part on s'arrêtait, on se serrait les mains ! Les anciens passaient solen-

nels dans leur longue robe noire recueillant partout des saluts respectueux ; les jeunes se racontaient bruyamment leur vie de vacances, leurs voyages, leurs aventures. Dans un coin quelques vieux rats du barreau discutaient déjà, comme aux beaux jours d'audience, des questions de mur mitoyen et d'hypothèque légale. Çà et là, au milieu du fourmillement noir, flottaient les robes écarlates des magistrats de la cour et sous les arcades, les néophytes qui allaient prêter serment endossaient la toge, nouaient le rabat, et se promenaient d'un air gauche, dépaysés dans leur nouveau costume.

L'audience de rentrée allait commencer ; la cloche sonna et tout ce monde bariolé s'engouffra dans la première chambre ; les robes rouges entrèrent les unes après les autres ; on entendit un remue ménage de fauteuils et de pieds, puis tout à coup les conversations, les chuchotements, les piétinements s'éteignirent et un grand silence se fit.

Le procureur général prononça sa mercuriale, les docteurs en droit prêtèrent serment, le président leva la séance et la foule s'échappa bruyante de la salle échauffée et se répandit dans la cour et les mille dédales du Palais.

L'année judiciaire était recommencée.

Paul Davereux s'éloigna, le cœur gros. Tris-

tement il descendit ce grand escalier qu'il y a un an, jour pour jour, il descendait débordant de joie ! Comme la vie lui semblait belle alors, comme l'avenir s'ouvrait magnifique à ses yeux novices ! Le courage, la foi, la vaillance, il avait tout pour lui dans ce temps là ! Aujourd'hui il marchait dans les ténèbres, l'âme vide et le front soucieux.

Oh ! Germaine, Germaine, cruelle enfant, mystérieuse énigme, qu'aviez-vous fait de ce jeune lutteur qui s'élançait si gaîment dans l'arène !

Plongé dans ces tristes pensées, qu'une bruine d'automne rendait plus tristes encore, Paul remonta la rue d'Or et pénétra dans la cour. Comme il venait de tourner à gauche et commençait à monter son escalier particulier, un bruit de pas, rapide et furtif, venant du fond de la cour, attira son attention. Un homme passait rapidement le long du mur, le collet de son habit relevé jusqu'aux oreilles.

Paul reçut une commotion. Cet homme ? N'eut-on pas dit le comte de Marsan ? D'où venait-il ? Était-ce bien lui ? D'un bond, l'avocat fut au bas de l'escalier ; il enfila le vestibule, courut à la porte cochère, et dévora du regard toute l'étendue de la rue d'Or. Plus rien ! L'inconnu avait disparu comme une ombre, noyé dans la cohue et dans la brume.

Pris d'un soupçon étrange, Paul revint sur ses pas, monta l'escalier des dames Landry et vint heurter à leur porte.

— Entrez, dit la voix de la vieille dame.

Il entra et son regard se dirigea droit vers Germaine. Assise à sa place habituelle, près de la fenêtre, dans le demi-jour de cette pluvieuse après-midi d'automne, c'est à peine s'il pouvait distinguer ses traits. Le front penché sur son ouvrage, elle tenait une fleur en main ; mais chose bizarre, ses doigts d'ordinaire si agiles, immobiles maintenant, se crispaient autour de cette fleur inachevée qu'elle tenait à l'envers.

De l'autre côté de la table, la vieille dame se chauffait près du poêle.

— Eh bien, monsieur Paul, lui dit-elle de sa voix calme ; quelles nouvelles apportez-vous ?

— La rentrée des tribunaux vient d'avoir lieu, répondit-il sans trop savoir ce qu'il disait.

— Y avait-il du monde ?

— Oh ! beaucoup.

— Et beaucoup de jeunes confrères ?

— Plus que jamais.

— Approchez-vous du feu, monsieur Paul, vous devez avoir froid.

— Le temps est maussade, reprit-il, et prenant un siège il s'assit près du poêle et passa les mains dans le clair reflet de la flamme.

— A propos, dit-il, connaissez-vous un monsieur de Marsan, un comte de Marsan ?

— Non, dit la dame avec un étonnement qui n'était certes pas joué.

— C'est étrange ; il m'a dit qu'il vous connaissait pourtant ; du reste vous l'avez vu ; il vous a saluée.

— Il m'a saluée ?

— Oui, sur le seuil de ma porte, il y a quinze jours, ne vous rappelez-vous pas ?

— Ah !

Ce ah ! de madame Landry ressemblait à un cri d'angoisse.

— Ce monsieur doit s'être trompé, reprit-elle de sa voix grave et lente.

— Peut-être son salut s'adressait-il à mademoiselle Germaine ?

L'allusion frappa la jeune fille en pleine poitrine ; elle ne répondit pas, mais la fleur qu'elle tenait lui tomba brusquement des mains.

Madame Landry vint à son secours.

— Germaine pas plus que moi ne connaît un comte de Marsan, M. Paul, dit-elle sèchement.

Exaspéré par ces réponses toujours évasives, poussé à bout, l'avocat ne se contenait plus.

— Pardonnez-moi, dit-il ; si je vous parle de ce M. de Marsan, c'est qu'il m'avait semblé tout à l'heure le voir sortir de la maison. Je croyais

que vous connaissant, il était venu vous rendre une visite.

Les deux dames dirigèrent à la fois leurs regards sur Paul, comme si elle avaient voulu lire au fond de sa pensée. On eut dit qu'elles s'attendaient à le voir continuer et faire quelque importante confidence.

Mais l'avocat avait épuisé toutes ses flèches ; son carquois était vide. Désormais, il ne lui restait plus qu'à battre en retraite.

C'est ce qu'il fit de la meilleure grâce possible.

— Au fait, dit-il d'un air insouciant, je me suis sans doute trompé moi-même ; dans cette vieille maison sombre tous les chats sont gris et les hommes aussi. Réellement, il n'y a que dans cette chambre que l'on trouve un peu de lumière, encore n'est-ce pas tous les jours, pas aujourd'hui par exemple !

— Les jours deviennent courts, dit madame Landry.

— Et les soirées bien longues. Brr...! Je vais travailler.

Le jeune homme se leva, froissa ses mains devant le feu, et saluant les deux dames il se retira.

X

Les premiers jours qui suivent la fin des vacances judiciaires sont des jours de fièvre : l'armée des gens de loi semble piquée de la tarentule, on s'agite, on dresse les batteries, on remue les paperasses de l'an passé, on se remet au courant, on se dispute, on confère et l'on plaide avec une sorte de frénésie.

Paul Davereux n'échappa point à cette ivresse ; pendant quelques jours, maître Blanche le mit littéralement sur les dents. Ces préoccupations avaient leur bon côté : elles émoussaient en lui l'aiguillon de la douleur.

Cependant il demeurait triste et préoccupé. L'attitude singulière des dames Landry le désorientait ; il sentait instinctivement qu'un lien secret devait exister entre elles et l'aventurier qui s'intitulait comte de Marsan ; les dénégations de madame Landry n'avaient pu le convaincre et le silence de Germaine plaidait contre elle. Oui, c'était là, il le sentait, que se trouvait la clé du mystère ; c'était là qu'il fallait chercher la cause de la conduite de Germaine. Mais comment se retrouver dans ce dédale ? Sa raison s'y perdait !

Un soir de la fin d'octobre comme il rentrait

chez lui, un instinct secret, le poussa à prendre l'escalier des dames Landry. Pourquoi ? Peut-être, parce que c'était le chemin le plus court pour gagner sa chambre à coucher. Peut-être, parce que sa volonté le portait, malgré lui, du côté où vivait et respirait Germaine. Peut-être aussi, par un de ces pressentiments du cœur qui se rencontrent parfois, mais ne s'expliquent jamais.

Toujours est-il qu'en passant devant la porte des dames Landry, il lui parut entendre résonner dans la chambre d'or une voix qui n'était pas celle de Germaine et dont le timbre ne lui semblait pas étranger.

Etonné, il s'arrêta court et prêta l'oreille. Dans le grand silence de la vieille maison, au fond du couloir sonore, la voix résonnait toujours, tantôt grave et sourde, parfois plus forte. Tout-à-coup une note s'éleva plus claire et plus haute. Paul resta comme foudroyé : cette voix, c'était celle du comte de Marsan !

Un instant il eut la pensée d'enfoncer la porte; mais il se ravisa et lentement, à pas de loup, il gagna le fond du petit couloir et colla son oreille au battant de chêne.

— Enfin, tu ne m'aimes donc pas ! disait la voix, tu ne veux pas m'aider, tu...

— Plus bas ! plus bas ! si l'on vous entendait ! répondit la voix suppliante de Germaine.

La conversation continua; mais assourdie, de façon que Paul n'en pouvait plus rien comprendre. C'était un chuchotement grave dont quelques syllabes décousues arrivaient seules avec netteté aux oreilles du jeune homme. Puis il lui parut que Germaine pleurait; on entendit comme un bruit d'or qui ruisselait, et tout-à-coup les voix se rapprochèrent de la porte qui s'ouvrit.

Paul n'eut que le temps de se rejeter dans l'ombre derrière le battant. Un jet de lumière jaillit par l'ouverture et la silhouette du comte se dessina dans l'ombre du couloir.

— Eh bien, dit-il, on ne s'embrasse pas, petite?

Germaine fermait les yeux ; il la prit dans ses bras et, malgré sa résistance, il la baisa sur les deux joues.

— Adieu, dit-il, et souviens-toi de mes recommandations !

Il pirouetta sur les talons, franchit d'un bond le couloir et descendit rapidement l'escalier.

Le bruit de ses pas retentissait encore que Paul s'élança dans la chambre.

Debout devant la grande table de chêne, Germaine laissait flotter ses regards sur la fenêtre embrasée par les feux du soleil couchant.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, elle se retourna.

Paul marcha droit sur elle. — Je sais tout, gronda-t-il.

Elle leva vers lui son beau visage baigné de larmes, le regarda avec des yeux agrandis par le désespoir, mais ne dit pas un mot.

— Je sais tout ! reprit-il. C'est donc là, le beau mystère que vous refusiez de me révéler ! En vérité, c'est charmant ! Et moi, naïf, qui me laissais prendre à tous ces jolis manèges et les attribuais bénévolement à je ne sais quels scrupules !... Ah ! vous avez dû bien rire de mon ingénuité !... Mais enfin, qui donc vous obligeait à jouer une pareille comédie ?... Pourquoi ne pas m'avoir dit la vérité, brutalement, tout de suite ?... Pourquoi m'avoir laissé croire si longtemps au paradis, quand l'enfer m'attendait ?... Pourquoi m'avoir laissé croire que vous m'aimiez ?...

Germaine le regardait toujours, immobile et comme pétrifiée. S'il eût eu son sangfroid, cette contenance de la jeune fille, l'inexprimable désespoir qui se peignait dans ses yeux, eussent suffi sans doute pour l'arrêter ; mais la passion bouillonnait en lui, brûlait son sang et le rendait fou.

— Voyons, répondez, continua-t-il. Répondez donc ! Défendez-vous !... Cet homme, cet aventurier qui porte un faux nom, ce misérable au-

quel vous donnez de l'or, qui vous tutoie et vous embrasse, qui est-ce donc?... Ah! vous ne voulez pas le dire?... Eh bien, je vais vous le dire, moi. C'est votre amant !

— Mon amant !

Germaine se redressa tout-à-coup ; un sourire de mépris crispa ses lèvres, son regard prit une expression de gravité étrange, et secouant ses longs cheveux blonds d'un geste superbe, elle se plaça devant Paul.

— C'est mon père, monsieur, dit-elle d'une voix ferme.

— Votre père ?

Paul se demanda s'il devenait fou ; puis se mettant à rire. — Allons donc ! s'écria-t-il, assez de mensonges !

— Je n'ai jamais menti, répliqua la jeune fille. Mais puisque vous mettez en doute ma loyauté, puisque vous ne craignez pas de froisser mes sentiments les plus intimes, puisque vous allez jusqu'à l'insulte et que vous voulez tout savoir, vous saurez tout. Dieu m'est témoin que j'eusse désiré ensevelir dans le silence le plus profond cette lamentable histoire ; mais je vois bien qu'il faut que je parle, que je subisse cette humiliation suprême pour ne pas perdre votre estime. Sachez donc, c'est un secret que je confie à votre honneur,

sachez que celui qui sort d'ici, que mon père, a été condamné jadis aux travaux forcés par la cour d'assises de Nancy pour faux en écriture, comme complice de ce Reynold que vous avez défendu !

Le sol trembla sous les pieds de Paul ; l'éclatante lumière de la vérité jaillit devant ses yeux et dissipa d'un coup les ténèbres où il se débattait depuis si longtemps... La fille d'un forçat ! Tout s'expliquait maintenant, la vie retirée des dames Landry, la réserve excessive de Germaine, mille circonstances bizarres, des gestes, des regards, des paroles ! Mais ce qui se dégagait de plus clair et de plus net au milieu de ce chaos de souvenirs, c'est que Germaine l'aimait. Oui, c'est parce qu'elle l'aimait qu'elle s'était tue si longtemps, luttant contre ses propres sentiments, essayant de le détacher d'elle par une feinte indifférence, s'imaginant, dans son innocence, que sans être obligée de lui révéler l'odieuse vérité, elle réussirait à l'éloigner, à l'écarter d'une alliance qu'elle considérait comme impossible, comme déshonorante pour lui. Oh ! Comme elle avait dû souffrir ! Combien de fois le fatal secret n'avait-il pas dû lui venir aux lèvres et quelle force d'âme ne lui avait-il pas fallu pour se contenir ! Mais non elle avait résisté, la vaillante fille, elle

avait fait violence à son cœur, elle avait préféré faire croire à une froideur que tout démentait, ses gestes, ses regards, le son même de sa voix ! Pauvre colombe qui avait voulu jouer le rôle de l'aigle, ses faibles ailes n'étaient pas faites pour lutter contre une pareille tourmente ! A chaque instant ses forces l'avaient trahie et ce n'est que par un prodige de courage et d'héroïsme qu'elle avait pu tenir bon jusqu'aujourd'hui.

Alors, levant les yeux sur elle, la voyant ainsi debout devant lui, pâle, échevelée, pareille à la statue du désespoir, il songeait à toutes les douleurs qui avaient dû ravager ce cœur qu'il jugeait si mal, aux tristes jours qu'elle avait dû passer avec sa mère, dans cette vieille chambre de recluses, travaillant et luttant pour gagner le pain quotidien, fuyant le soleil, les distractions, le monde, craignant que le moindre indice ne révélât cette honte qui n'était pas la leur et qui pourtant courbait à jamais leur front !

A la lueur de ces pensées, Germaine lui semblait plus belle, plus fière, plus digne d'amour et de respect, et cédant à un élan irrésistible du cœur, il étendit vers elle ses mains tremblantes et baissant la tête, il lui cria : — Pardon ! J'étais fou tout à l'heure,

oubliez mes paroles. Je comprends tout maintenant ! Germaine, vous m'aimez !

Elle tourna vers lui ses yeux clairs et purs qu'aucune mauvaise pensée n'avait jamais ternis.

— Oui, je vous aime, répondit-elle ; je puis bien vous le dire, maintenant que nous allons nous quitter.

— Nous quitter ! Et pourquoi ?

Elle plaça sa main sur la main du jeune homme et lui dit d'une voix grave. — Parce que je ne veux pas que la femme que vous épouserez, Paul, apporte dans votre maison le malheur et la honte. D'ailleurs, voici ma mère, elle vous expliquera tout.

Et marchant vers madame Landry qui rentrait, elle lui prit la main, l'amena jusqu'auprès de Paul et lui dit : — Maman, M. Davereux sait notre fatal secret ; dis-lui tout.

Puis, elle entourra la vieille dame de ses deux bras, l'embrassa avec une sorte de transport convulsif, et jetant sur l'avocat un regard d'adieu plein de douleur et d'amertume, elle sortit de la chambre.

Madame Landry n'avait pas sourcillé. Habitée aux coups du malheur, sachant par expérience avec quelle brusquerie traîtresse il vous frappe à l'instant où l'on s'y attend le

moins, les paroles de sa fille l'avaient émue sans lui faire perdre son sangfroid.

— Asseyez-vous, monsieur Davereux, dit-elle au jeune homme ; puisque ma fille le désire, je vais vous raconter notre triste histoire. Aussi bien, c'est à l'avocat que je m'adresse autant qu'à l'ami, et votre expérience pourra peut-être écarter le grand désastre qui nous menace.

Comme vous le savez sans doute, celui qui s'intitule comte de Marsan, votre client d'il y a quelques jours, mon mari, le père de Germaine, est un ancien forçat. Comment s'est fait ce mariage, je vais vous l'apprendre. Je suis née en Lorraine, monsieur, dans la petite ville de Remiremont au pied des Vosges, et j'appartiens à une honnête et riche famille de la vieille bourgeoisie.

C'est là que je fis la connaissance de René Maublac. Il était du midi de la France et voyageait pour le compte d'une maison de commerce importante de Toulouse. Ses bonnes manières, sa figure me séduisirent. C'était un fort beau garçon ; il l'est encore, vous avez pu en juger ; on ne lui donnerait point son âge : il doit avoir près de cinquante ans, et c'est à peine s'il en paraît trente-cinq.

Mes parents ne voyaient pas ce mariage avec

plaisir ; mais, jeune, sans expérience, dominée par l'ascendant fatal que cet homme avait su prendre sur moi, je demeurai sourde à tous les conseils et pour mon malheur, je l'épousai. Nous nous établîmes à Nancy et, comme j'apportais en dot, une assez jolie fortune nous vécûmes tranquillement de nos rentes. Pendant quelques années, notre ménage fut assez heureux ; sans doute mon mari n'était pas tel que je l'avais rêvé, il aimait le jeu et les dissipations ; mais Dieu m'avait donné Germaine, et je me consolais avec mon enfant.

Cependant peu à peu les dérèglements de René prenaient un caractère plus grave ; il passait son temps dans les tripots et fréquentait la plus mauvaise compagnie. C'est ainsi qu'il se lia avec ce Reynold, aventurier allemand du plus bas étage, qui le lança dans des spéculations désastreuses où tout notre patrimoine s'engloutit. Je luttai en vain pour arracher mon mari à l'abîme ; le goût du plaisir, le besoin de dépenser le rendait sourd à toutes mes supplications. Sous prétexte de rétablir sa fortune, il nous entraîna, ma fille et moi, en Allemagne, et se mit à parcourir les villes de jeu des bords du Rhin. La vie que nous menâmes pendant deux ans dans ces enfers de la roulette et du trente et quarante ne se peut décrire. Un jour

dans l'opulence, le lendemain réduits à nous nourrir de pain sec, nous passions tour à tour par tous les degrés de l'échelle sociale. Mon mari ne quittait plus les tables de jeu. Ce qu'ils y faisaient, lui et son ami Reynold, je l'appris un jour, que surpris trichant ils furent ignominieusement chassés et mis au ban des salons de jeu.

Dès lors, il nous fallut rentrer en France. Si mon mari avait eu du courage, il eût encore pu se relever ; mais pour cela il fallait travailler, vivre modestement, rompre avec les mauvaises relations, toutes choses qui lui étaient impossibles. Il préféra voler, fabriqua avec Reynold de faux billets de banque et se fit condamner par la cour d'assises de Nancy à cinq ans de travaux forcés.

Ce fut un coup de foudre pour Germaine et pour moi. Que faire ? que devenir ? Mes parents, j'avais depuis longtemps cessé de les voir ; du reste la honte m'écrasait. Pour rien au monde, je n'eusse osé reparaître à Remiremont, où tout le monde me connaissait. Germaine me préoccupait surtout ; la pauvre petite allait avoir treize ans ; je ne pouvais me résoudre à la laisser exposer aux insultes et s'entendre reprocher un jour d'être la fille d'un faussaire, et d'un forçat. Je préférerai m'expatrier.

Nous avions à Bruxelles quelques relations éloignées ; je vins m'établir ici sous le nom de Landry, qui est le mien, et m'adonnai à la fabrication des fleurs artificielles. Voilà neuf ans que nous vivons tranquilles ici, dans la plus profonde obscurité. De Maublac, nous n'avions plus entendu parler et j'espérais déjà ne plus le revoir jamais, quand au mois de février vous nous avez tout-à-coup cité son nom à propos de l'affaire Reynold. Maintenant que vous savez tout, monsieur, vous pouvez juger de nos angoisses ! Vos recherches surtout nous épouvantaient, car nous ne pouvions douter un instant que le mystérieux complice de Reynold ne fût Maublac ; l'insistance même de l'Allemand à garder le silence sur ce point, suffisait pour nous en convaincre.

Depuis lors, nous avons vécu dans des transes continuelles, sans cesse sur le qui-vive, nous cachant de plus en plus aux yeux du monde. Hélas ! tant de précautions ne devaient servir de rien, puisqu'il y a quelques jours Maublac nous apparaissait sur le seuil de votre cabinet. A son sourire, à son salut, nous vîmes que nous étions perdues. En effet, le lendemain il osait se présenter ici et nous demander de l'argent ; depuis lors pas un jour ne s'est passé sans qu'il vînt nous importuner,

et tout à l'heure peut-être, profitant de mon absence....

— En effet, madame, interrompit l'avocat ; il était ici tout à l'heure et M^{lle} Germaine a même dû lui remettre de l'argent, je pense.

La vieille dame s'élança vers un bahut, l'ouvrit, et prit un coffret de chêne qu'elle secoua vivement.

— Plus rien ! dit-elle. Pauvre enfant ! Elle lui a donné toutes ses petites économies ! Oh ! le misérable !

Elle se laissa tomber dans son fauteuil et deux larmes roulèrent le long de ses joues ; puis tout-à-coup relevant la tête, essuyant ses yeux : — Que faire, monsieur ? dit-elle. Vous savez tout, vous êtes avocat, vous vous dites notre ami, trouvez-vous un remède à cette situation ? Songez que demain, que ce soir, il peut revenir encore, renouveler ses exigences, nous forcer à le suivre.... Oh ! plutôt que d'obéir je préférerais mourir, et quant à ma fille je la lui disputerai jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

— Votre fille n'a rien à craindre de lui, madame, dit Paul ; elle est majeure ; mais il est votre mari, il a des droits, il peut les faire valoir.

— Que faire alors ?

— Demander protection aux tribunaux ; la séparation de corps, par exemple.

— Du scandale ! Evoquer le passé de cet homme ! Traîner dans la boue le nom que porte Germaine. Oh ! Pauvre enfant ! Pauvre enfant !

Des larmes jaillirent de nouveau des yeux de madame Landry ; elle se leva, fit quelques pas dans la chambre et se mit à regarder vaguement par la fenêtre. Pendant quelques instants elle resta immobile, les yeux fixés sur l'horizon enflammé. Le soleil descendait comme un globe de feu vers les hautes toitures de la Vieille Halle aux Blés ; bientôt il en toucha le faite, se glissa lentement derrière elles, jeta une dernière lueur et disparut.

Madame Landry poussa un grand soupir et revint vers Paul. Son visage avait repris toute sa sérénité et ses regards leur gravité habituelle.

— Laissons cela ! dit-elle de sa voix ferme ; nous en reparlerons plus tard, quand nous serons plus calmes. Cependant, monsieur Dave-reux, avant de nous quitter, il me reste encore une chose à vous dire. Germaine ne vous est pas indifférente, j'ai cru m'en apercevoir ; ce sentiment est-il sérieux, je ne sais. J'ai peut-être eu tort de ne pas le considérer ainsi dès le début et de ne pas m'y opposer ouvertement.

Quoiqu'il en soit, vous comprenez qu'aucune alliance n'est possible entre vous, dans les conditions présentes ; ce serait un malheur pour tous les deux. Oubliez donc Germaine et quelque douloureuse que puisse être pour nous tous une pareille séparation, promettez-moi de cesser vos relations avec nous. Si j'ai besoin de vos conseils, j'irai vous trouver moi-même. Je vous en prie, promettez-moi cela, et séparons-nous en bons amis.

La vieille dame avait pris les deux mains de Paul et les serrait dans les siennes, en l'interrogeant du regard. Mais le jeune homme ne répondait pas. Sans doute ces révélations terribles creusaient un abîme entre la jeune fille et lui. Mais quitter Germaine ! Ne plus la voir ! Le sacrifice était trop lourd, en vérité !

— Voyons, M. Davereux, reprit madame Landry ; pourquoi donc hésitez-vous ? Pouvez-vous épouser la fille d'un forçat ?

Paul frissonna ; cette franchise qui le forçait à regarder la situation en face, le troublait ; il eût voulu trouver un biais, ne pas voir, ne pas entendre.

— J'aime Germaine, balbutia-t-il.

— Mais pouvez-vous l'épouser ? Songez-vous aux conséquences d'un pareil mariage ; songez-vous à celui qui peut à chaque instant appa-

raître entre vous, bouleverser votre bonheur et, chose plus horrible encore, éclabousser à jamais votre nom sans tache et celui de vos enfants dans quelque nouveau crime ? Vous aimez Germaine, dites-vous, eh bien, c'est parce que vous l'aimez que vous devez la quitter. Elle et vous, vous êtes jeunes tous les deux, et le temps viendra cicatriser vos peines. Croyez-en ma vieille expérience : la plus grande preuve d'amour que vous puissiez donner à ma fille, c'est de rompre avec elle. Plus tard, vous m'en remercirez.... Votre promesse, monsieur Davereux ?

— Non, s'écria Paul ; je ne puis m'engager ainsi, tout d'un coup ! Je dois réfléchir. Je n'ai plus la tête à moi. Je vous demande quelques jours encore.

— Soit ; promettez-moi au moins de ne plus revoir Germaine avant de m'avoir parlé.

— Je vous le promets.

— Adieu, M. Davereux.

— Adieu, madame.

Il sortit, en jetant un regard désespéré sur la chambre d'or, sur cette vieille chambre que le crépuscule emplissait de lueurs fauves, et où tant de douces heures s'étaient écoulées depuis un an !

X

La nuit qui suivit fut pour Paul une nuit d'angoisses. Il la passa à se promener dans sa chambre en délibérant avec lui-même. Certes il aimait Germaine de toutes les forces de son âme, certes il eut volontiers donné sa vie pour la voir heureuse ; mais, d'un autre côté, que de complications redoutables, s'il épousait la fille de René Maublac !... Le gendre d'un forçat !... Le monde n'accepte pas facilement de pareilles infractions à ses usages !... Et puis, ce forçat pouvait revenir !...

Eh bien ! qu'il revînt ! qu'importe ! Paul n'était-il pas assez fort pour arrêter cet intrus et l'empêcher de détruire son bonheur ! Allait-il abandonner celle qu'il aimait aux persécutions d'un misérable !... Non ! assez de lâcheté !... Son devoir, son honneur lui commandaient d'épouser Germaine !

Cette résolution virile calma la fièvre qui agitait le jeune homme. Dès les premiers rayons du jour, il frappait à la porte des dames Landry.

Elles aussi n'avaient pas dormi ! Le désordre de la chambre, les malles ouvertes, les paquets

ficelés, les meubles déplacés, tout annonçait les préparatifs d'un départ.

A la vue de Paul, madame Landry fronça les sourcils. — Ah ! monsieur, lui dit-elle d'un ton de reproche, vous tenez mal votre promesse !

— Si je la tenais, je serais un lâche ! répliqua-t-il. Quoi ! Vous allez partir ! Mais vous ne partirez pas !... Madame, ma résolution est prise. J'ai l'honneur de vous demander la main de M^{lle} Germaine, votre fille.

Madame Landry garda le silence ; mais Paul, entraîné par la passion, marcha droit à Germaine et s'adressant à elle : — Mademoiselle, s'écria-t-il, par pitié, venez à mon secours, je vous en conjure !

Et s'agenouillant devant elle, il lui prit les mains.

— Germaine, dit-il, voulez-vous être ma femme ?

Elle ne répondit pas ; mais le beau regard noyé de larmes et rayonnant de joie qu'elle jeta sur lui, en disait plus qu'aucune parole humaine.

Plusieurs mois s'étaient passés ; Germaine et Paul étaient mariés ; ils habitaient avec madame Landry, à proximité du Palais de Justice une jolie petite maison, où l'oncle Pierre venait souvent les voir. Tout entiers à leur bonheur, ils ne songeaient plus guère à Maublac. Seule la vieille dame restait soucieuse. Où était-il ? Allait-il revenir ? Se jeter en travers de la vie de ses enfants ?

Un matin, en ouvrant l'*Etoile belge*, ses yeux tombèrent sur l'entrefilet suivant : « Un singulier accident vient de mettre en émoi le quartier du Palais Royal, à Paris. Depuis plusieurs jours, la police était sur la trace d'un audacieux escroc qui négociait chez les changeurs et les banquiers de fausses obligations de la compagnie d'Orléans. Ce matin, vers cinq heures, cinq agents se présentaient au domicile du faussaire rue Neuve des Petits-Champs. Comme on refusait d'ouvrir la porte, les agents l'enfoncèrent. Au moment où ils entraient, un homme enjambait l'appui de la fenêtre et sautait dans la cour, d'une hauteur de six mètres. Mais il avait mal calculé son élan, et s'est brisé le crâne en tombant. La mort a été instantanée. On a retrouvé sur le cadavre plusieurs obligations d'Orléans, ainsi que des cartes de visite portant le nom de comte de

» Marsan. Sans doute ce nom est faux comme
» les obligations. Le corps a été transporté à la
préfecture. »

Une indicible émotion dilata le cœur de ma-
dame Landry. — Mon Dieu ! murmura-t-elle en
joignant les mains, pendant que de douces
larmes roulaient sur ses joues pâles, mon Dieu !
soyez béni ! Mes enfants vivront en paix !



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.